LE

CENTENAIRE

DRAME EN CINQ ACTES

PAR

AD. D'ENNERY ET ED. PLOUVIER

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1873

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés

Digitized by Google

PERSONNAGES

JACQUES FAUVEL	MM. LAFONT.
GEORGES FAUVEL	FAILLE.
RENÉ D'ALBY	REYNALD.
MAX DE MAUGARS	DESRIEUX.
LE COMMANDANT DUPRAT	MAURICE COSTE.
MARTINEAU	CHARLES PERCY.
RICHARD	SULLY.
RAYMOND DUPRAT	LENORMANT.
DESLANDES	HENRI ROZE.
LOUIS	HODIN.
UN PARENT	DOFF.
CAMILLE	Mmes JANE ESSLER.
JULIETTE	JULIETTE CLARENCE.
UNE PARENTE	CLARA.

NOTA. — Pour ce qui concerne la mise en scène, s'adresser à M. C. Berret, régisseur-général, directeur de la scène au théâtre de l'AMBIGU-COMIQUE.

Digitized by Google

LE CENTENAIRE

ACTE PREMIER

Chez les Fauvel.

Un jardin d'Auteuil. — Au fond, à gauche, dans le feuillage, le faîte des bâtiments d'une usine, avec la haute cheminée des fourneaux. — A droite sur le devant, l'angle d'un pavillon où l'on arrive par un perron à double escalier. — Ciel de septembre. — Tables et siéges de jardin.

SCÈNE PREMIÈRE

RAYMOND, JULIETTE, RICHARD, UNE PARENTE, UN PARENT, DESLANDES, D'AUTRES PARENTS, QUELQUES ENFANTS.

Au lever du rideau, Raymond lit un journal, Juliette rêve un peu à l'écart. La parente, le parent, Deslandes, Richard vont et viennent.

LA PARENTE.

Pardon, monsieur, vous êtes sans doute de la famille? On peut être parent et ne pas se connaître, on se réunit si rarement au complet !...

RICHARD.

Non, madame, je ne suis pas de la famille : je suis « de la maison » comme M. Deslandes, l'honorable caissier... que voici... (Il le présente.) le plus honnête homme que je connaisse !...

Digitized by Google

DESLANDES, embarrassé.

Monsieur !...

RICHARD, très-haut.

Oui, monsieur, un homme irréprochable ! Et c'est un caissier ! un caissier qui n'a jamais fait aucun voyage en Angleterre, ou en Belgique !

LE PARENT.

Monsieur ! (Il serre la main à Deslandes.) recevez mes félicitations ! Des hommes comme vous deviennent rares...

TROISIÈME PARENT.

Ils expliquent la richesse d'une maison.

DEUXIÈME PARENT.

On dirait qu'ici le fondateur a établi l'honnêteté pour toujours.

DESLANDES, confus.

Messieurs, messieurs !...

LE PARENT, à Richard.

Douce récompense de la vertu !...

RICHARD.

Très-douce et surtout peu coûteuse.

DESLANDES.

Il y a vingt ans que je suis attaché à la maison Georges Fauvel et Cie. (Montrant Richard en souriant.) Monsieur, c'est maître Richard, point bavard du tout... et c'est un avocat...

RICHARD, saluant.

Oui, avocat...

LE PARENT.

De la maison ?... Elle a donc bien des procès, la maison ?

DESLANDES.

Jamais !

Richard et lui se regardent en riant.

RICHARD.

Quant à monsieur... (Il désigne Raymond.) M. Raymond Duprat, parent par alliance de la famille Fauvel. C'est le frère du commandant Duprat, lequel a épousé mademoiselle Juliette Fauvel que voici...

RAYMOND, s'approchant de Juliette.

Mon frère m'a recommandé de lui donner de vos nouvelles, ma chère Juliette; et je crains d'avoir à lui écrire que depuis quelque temps vous êtes devenue bien triste...

JULIETTE, vivement.

Triste ?... moi, non, non ! Je suis un peu souffrante, mais n'écrivez pas cela à M. Duprat.

RAYMOND.

Oh ! je m'en garderai bien; il serait capable de résilier ses fonctions, d'abandonner la corvette qu'il commande et d'accourir auprès de sa femme. Car il est ainsi fait, ce terrible

Digitized by Google

loup de mer ! Redouté sur son bord plus que l'ennemi et les requins et la tempête, c'est un agneau près de sa femme.

JULIETTE.

Vous lui écrirez, n'est-ce pas ?... comme je le ferai moi-même, que je suis bien portante et que mon unique sujet de tristesse... c'est...

RAYMOND.

Sa trop longue absence.

JULIETTE, troublée.

Oui, oui, son absence.

RAYMOND.

Ah ! c'est que voilà quatre grands mois qu'il navigue dans les mers du nord ; mais il nous reviendra avec un grade nouveau sans doute et peut-être pour ne plus nous quitter. Est-ce que cette pensée ne ramènera pas le sourire sur votre visage, ma sœur ?...

JULIETTE.

Si fait... Je sourirai encore, je vous le promets... Voyez, je tiens déjà parole.

RAYMOND.

La fête d'aujourd'hui vous y aidera d'ailleurs ! Une belle fête, maître Richard ?

RICHARD.

On n'en voit pas souvent de pareille !...

JULIETTE.

Une fête qui sera bien douce pour lui, le père, qui en est l'objet !

RAYMOND.

Et dont nous célébrons la centième année.

RICHARD.

C'est pour cela qu'on a invité tous les Fauvel, petits et grands...

SCÈNE II

LES MÊMES, RENÉ D'ALBY, MARTINEAU (55 ans.), maigre, habit râpé. Ils arrivent par le fond, précédés par LOUIS, qui les introduit et sort.

RENÉ.

Monsieur Fauvel, s'il vous plaît ?...

RAYMOND.

Lequel demandez-vous, messieurs ?

RENÉ, consultant une carte de visite qu'il a tirée de sa poche.

M. Jacques Fauvel.

Digitized by Google

RICHARD, à part lui.

Ah! ah! Voilà une visite à laquelle je m'attendais...

RAYMOND.

Vous êtes chez lui, messieurs, mais...

MARTINEAU, reconnaissant Richard.

Tiens, M. Richard, le docteur!

RICHARD, vivement.

En droit...

MARTINEAU.

Du tout, en méd.....

RICHARD, bas.

Taisez-vous... (Haut.) Oui, M. Martineau; oui, votre ami Richard. (Appuyant.) Maître Richard, avocat à la cour.

MARTINEAU, à part.

Encore!...

RICHARD.

Mais il s'agit, je pense, d'autre chose que de nous reconnaître.

RENÉ.

En effet, monsieur; et, puisque nous sommes bien chez M. Jacques Fauvel, pouvons-nous avoir l'honneur de lui parler?...

RICHARD.

C'est difficile en ce moment, Monsieur...

MARTINEAU.

Nous venons pour une cause assez grave...

RAYMOND.

Je suis de la famille de M. Jacques Fauvel, et si vous voulez bien me dire...

RICHARD.

Je connais le motif qui amène ces messieurs.

RENÉ.

Vous, Monsieur?

RICHARD.

J'assistais à l'affaire dont il est question, et j'affirme que vous pouvez parler en toute sécurité...

RENÉ.

Pas devant ces dames cependant...

JULIETTE.

Éloignons-nous, cousine...

Les deux dames remontent vers le fond.

RAYMOND.

Maintenant, Messieurs, je vous dirai qu'il n'y a ici que des parents de M. Jacques Fauvel, et...

RENÉ.

Voici de quoi il s'agit : hier, quelques jeunes gens et moi, nous avons déjeuné... passez-moi le terme ordinaire... au cabaret. M. Martineau était des nôtres.

Digitized by Google

MARTINEAU.

Mais pas en qualité de jeune homme! ni même de convive... Je redoute les festins, moi!... J'avais besoin de parler à un de ces Messieurs, et je ne suis arrivé qu'à la fin du repas... mais, continuez donc...

RENÉ.

Après le déjeuner, on est monté sur une terrasse du restaurant; là, on s'est mis à causer...

MARTINEAU.

En fumant autour d'un bol de punch.

RENÉ.

Je n'entreprendrai pas de justifier mes compagnons, ils parlaient d'affaires d'argent... et dans un langage... peut-être un peu trop cru.

MARTINEAU.

In vino veritas. Mais quelle *veritas!* Celui-ci avait déjà croqué le bien de son père... et il entamait un vieux cousin; celui-là dévorait son troisième oncle; l'autre achevait de digérer sa tante... Mais continuez donc, René.

RENÉ.

Tout à coup, d'un kiosque fermé de persiennes, on entend sortir ces mots prononcés par une voix tremblante de colère : « Qu'est-ce que c'est que ces drôles-là?...»

MARTINEAU.

Ça éclate comme une pluie d'orage, et voilà que ça tombe... Cuistres! Pleutres! Polissons!... Enfin! ça... Mais continuez donc.

RENÉ.

On se lève... furieux, on bondit vers le kiosque...

MARTINEAU.

Impossible de s'en faire ouvrir la porte, malgré les cris et les menaces!...

RENÉ.

Tout ce qu'on peut obtenir, c'est... cette carte que l'insulteur nous a passée entre les lames des persiennes.

MARTINEAU, montrant René.

Les insultés ont nommé monsieur leur mandataire. — Dans un désir de conciliation, j'ai voulu l'accompagner... Mais continuez donc.

RENÉ.

Mais mon devoir, à moi, est d'abord de demander réparation à M. Jacques Fauvel...

TOUS, étonnés.

Réparation!...

Digitized by Google

SCÈNE III

LES MÊMES, M. JACQUES, CAMILLE.

Le centenaire vient de paraître, arrivant du fond, appuyé sur le bras de la jeune fille. Tout le monde redescend en scène.

JACQUES.

Réparation? Je suis à vos ordres, messieurs.

RENÉ, surpris à cet aprect.

Vous, monsieur!

MARTINEAU.

Oh!

JACQUES.

Jacques Fauvel, c'est bien moi! J'ai peut-être été un peu vif, que voulez-vous? La fougue de l'âge! J'ai tout l'emportement de la jeunesse, et c'est plus naturel qu'on ne le pense. A vingt ans, on n'est pas encore maître de soi... à cent ans, messieurs, on a cessé de l'être...

RENÉ ET MARTINEAU.

Cent ans!

JACQUES, souriant.

Et je n'en suis pas moins à vos ordres, messieurs.

RENÉ, confus.

Oh! monsieur...

MARTINEAU, de même.

Oh! monsieur...

CAMILLE, souriant.

Comment? Ces messieurs venaient chercher querelle à notre grand... grand-père?

RENÉ.

Croyez, mademoiselle, que si nous avions pu soupçonner... (A part.) La charmante personne!

JACQUES.

Si vous aviez pu soupçonner à qui vous aviez affaire, vous n'auriez pas songé à demander raison à mes cent ans.

RENÉ.

Tout un siècle vivant! Oh! monsieur! que nous devons vous paraître petits, à vous qui avez vu de si grandes choses!...

JACQUES, avec emphase.

Oh! oui, oui, de mon temps, messieurs, de mon temps... (Riant.) Ah! ah! ah! (Avec bonhomie.) Eh bien! de mon temps, mes enfants, on ne valait pas mieux que du vôtre.

MARTINEAU.

Ah bah!

Digitized by Google

RENÉ.

Que dites-vous, monsieur?

JACQUES.

Ah! ce n'est pas là le langage ordinaire des vieillards... C'est qu'ils n'ont que soixante ans, ceux-là. Ils se rappellent leur passé, brillanté par les illusions de leur première jeunesse et regardent votre présent à travers l'amertume de leurs regrets!... Moi, qui vois de plus loin, ou de plus haut peut-être!... moi, qui n'ai plus hélas! ni illusions ni regrets, je vous le dis, mes enfants, les hommes d'aujourd'hui ne valent pas moins que ceux d'autrefois.

CAMILLE.

En vérité, grand-père?

JACQUES.

Et les femmes non plus... On leur reproche le luxe de leurs toilettes! mais, j'ai vu les femmes bien plus richement vêtues de l'ancien régime (Bas à Martineau.) Et celles du Directoire qui ne l'étaient pas du tout. — Vous, hommes, on vous reproche votre impatiente ardeur à vous enrichir... Jadis, vous dit-on, on mettait... vingt ans pour réaliser une petite fortune!... C'est vrai... (Gaiement.) Mais on n'aurait pas refusé d'en faire une grande en dix années; et si vos pères ne traitaient pas, comme ils disent... les affaires à la vapeur... c'est qu'ils ne l'avaient pas inventée.

MARTINEAU.

C'est juste, au fait; c'est vrai, ils ne l'avaient pas inventée, c'est parfaitement juste.

JACQUES, avec une gravité affectée.

Mais revenons à notre duel, messieurs!...

RENÉ.

Oh! monsieur, de grâce!... (Il regarde souvent Camille.)

RICHARD.

Revenons-y donc, et puisque les adversaires sont en présence, permettez-moi, messieurs, de donner quelques explications.

JACQUES.

Faites, je vous nomme mon témoin, Richard; mais n'oubliez pas que j'ai la tête chaude.

Il s'assied.

RENÉ, souriant.

Vous nous l'avez bien prouvé hier, monsieur.

RICHARD.

Donc, nous étions sortis, M. Jacques et moi. Un peu fatigué de la route et pour se rafraichir, M. Jacques voulut entrer dans un café. Le hasard nous avait fait choisir un petit pavillon fermé, d'où nous avons entendu... ce que vous savez; et, c'est moi qui, refusant d'ouvrir, ai passé la carte à ces mes-

Digitized by Google

sieurs, car M. Jacques voulait se montrer, aller à eux... mais je tenais à éviter un accès de colère...

JACQUES.

Eh! qui donc eût gardé son sang-froid!... Il y en avait un de ces hommes, qui pour se faire prêter de l'argent sur la succession de son père, offrait un billet ainsi conçu : « *Fin papa, je paierai au porteur, la somme de...* »

RENÉ.

Je l'ai fait taire, monsieur.

JACQUES.

Oui, oui, il y avait une voix irritée qui s'écriait souvent : « Assez, messieurs, c'est odieux! » Cette voix était la vôtre, je crois la reconnaître. (Il se lève, à Martineau.) Il y avait aussi un jeune homme qui se moquait des autres...

MARTINEAU, riant.

Ce jeune homme-là, c'était moi...

JACQUES, repris d'indignation.

Mais... « *Fin papa* ! » Misérable!... Il me semble que j'aurais eu vingt ans pour lui répondre!...

RENÉ, gravement.

M. Jacques Fauvel, pour la folie de mes camarades et pour ma part de complicité, je vous demande pardon. S'ils ne m'approuvaient pas, s'ils ne me remerciaient pas, je me mettrais à leur disposition.

MARTINEAU.

Et je serai son témoin!

JACQUES.

Ils vous approuveront.

CAMILLE, bas à sa sœur.

Il est très-bien ce jeune homme, n'est-ce pas, Juliette?

JULIETTE, distraite.

Oui, oui.

RENÉ.

Adieu, monsieur, je ne me plains pas d'avoir été un instant... ridicule... mais en me retirant, j'emporterai le regret de n'avoir pas mérité l'honneur de toucher votre main.

JACQUES.

Vous, monsieur, qui montrez à ma vieillesse une si franche jeunesse!... Ah! voici mes deux mains...

René les serre avec émotion.

MARTINEAU, à part, en regardant Jacques.

J'aimerais cet homme-là, moi!...

RENÉ, saluant.

Mesdames!...

MARTINEAU.

Messieurs ..

Digitized by Google

JACQUES.

Un instant, tout n'est pas terminé !...

Mouvement général.

RAYMOND.

Par exemple !...

RÉNÉ, revenant.

Monsieur ?...

JACQUES.

Un duel finit généralement par une blessure, un trépas... ou un repas. Il n'y aura pas de trépas ; pas même de blessure ! il faut donc, messieurs, vous décider...

MARTINEAU, avec terreur.

Au repas ?...

RAYMOND et RICHARD.

Certainement.

MARTINEAU.

Ah ! grand Dieu !

JACQUES.

On fête ici tantôt un anniversaire... C'est ce soir à six heures que s'accomplira ma centième année. A cette occasion, on dîne en famille. Asseyez-vous à notre grande table comme si vous en étiez, de cette famille, ça vaudra bien les canards que les duels tuent depuis si longtemps !...

RENÉ.

Ah ! monsieur ! tant de cordialité ! tant de bonté !

JACQUES.

Vous acceptez, c'est convenu. (A Martineau.) Et vous aussi, monsieur ?...

MARTINEAU, embarrassé.

Moi, monsieur... c'est que...

JACQUES.

Hésitez-vous ?

MARTINEAU, tristement.

C'est que l'on dîne probablement très-bien ici.

JACQUES, souriant.

Je l'espère. Est-ce que vous n'aimez pas les bons dîners ?

MARTINEAU.

Je les adore, monsieur... mais ils me font peur.

TOUS.

Peur !...

JACQUES.

Et pourquoi ?...

MARTINEAU.

Parce que... je tremble de devenir gourmand.

JACQUES.

Gourmand !

Digitized by Google

MARTINEAU.

J'ai malheureusement de grandes dispositions. C'est pour cela que j'évite par de longs détours les affriolantes boutiques de pâtisseries, les magasins aux succulents étalages et ces restaurants tentateurs dont les sous-sols embaumés laissent échapper de si délicieuses senteurs. Et pour combattre enfin mon trop coupable penchant, je déjeune avec des pommes, du fromage ou un œuf, et je dîne avec un œuf, du fromage ou des pommes.

RICHARD.

C'est maigre.

MARTINEAU.

Ah! dame... vous comprenez, gourmand!, quand on a 2,400 francs d'appointements... et une jeune fille...

RICHARD.

Une charmante fille!...

MARTINEAU, vivement.

N'est-ce pas?

RICHARD.

Allons, monsieur Martineau, une fois n'est pas coutume...

MARTINEAU.

Au fait, une fois n'est pas coutume. Eh bien! soit, j'accepte... (A part.) Mais je me condamne à la diète demain.

JACQUES.

Au revoir donc, messieurs.

RENÉ.

A bientôt, et merci encore. : (Saluant.) Mesdames.

MARTINEAU, saluant.

Messieurs et mesdames! (Se reprenant.) Non, pardon, ce n'est plus la formule à la mode... Mesdames et messieurs... Diable, il faut être de son temps!

René et Martineau sortent.

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins RENÉ et MARTINEAU.

JACQUES.

Ce doit être un bon et brave jeune homme... Ah! ça, et mon petit fils... où est-il donc, mon Georges?...

Il s'assied.

CAMILLE.

Il est allé, je crois, faire une visite de remerciements à notre sauveur de l'autre nuit.

Digitized by Google

RAYMOND.

Votre sauveur?

JULIETTE.

Que veux-tu dire?

JACQUES.

Oui, oui, une attaque nocturne dont Georges et Camille ont failli être victimes.

CAMILLE.

A ce qu'il paraît.

JACQUES.

A ce qu'il paraît? Vous ne savez donc pas cela?

JULIETTE.

Non... Dis-nous donc vite....

CAMILLE.

Eh bien! mercredi soir, comme nous revenions de l'Opéra, sur le quai, le long de la Seine, trois ou quatre malfaiteurs ont arrêté notre voiture.

RAYMOND.

Une attaque en plein Paris!... Mais, c'est inouï!...

RICHARD.

Ça ne s'est jamais vu, Monsieur...

CAMILLE.

Le cocher résistait avec courage, mon père se défendait... J'étais au désespoir, mes cris n'étaient entendus de personne, lorsque tout-à-coup un homme s'élança à notre secours. Il était sans doute armé, car, après quelques instants de lutte, nos bandits prirent la fuite. Avant de remonter près de moi, mon père remercia chaleureusement cet homme.

RAYMOND et PLUSIEURS VOIX.

Et...

CAMILLE.

Et voilà tout...

JACQUES.

C'est bien assez, je pense! Mais je me sens un peu fatigué. Je rentre chez moi; on me préviendra quand le moment sera venu... (Il embrasse Camille; s'approchant de Juliette pour l'embrasser aussi, il s'arrête en la voyant la tête courbée et comme plongée dans de sombres réflexions.) Qu'a-t-elle donc?... Juliette! Juliette!

JULIETTE, relevant la tête.

Ah! (Se remettant.) Grand'père!...

JACQUES, il l'embrasse et fait signe à Camille d'approcher.

C'est plus que de la tristesse... je sens en elle une profonde douleur... Parle-lui, Camille.

CAMILLE, bas.

Oui, père...

Digitized by Google

JACQUES, sortant.

Parle-lui !

Tout le monde accompagne le vieillard, qui disparaît.

RAYMOND, offrant son bras à Juliette.

Venez-vous faire un tour de jardin, ma sœur?...

JULIETTE, troublée.

Oui, oui, certainement.

CAMILLE, bas.

Reviens tout à l'heure, nous causerons ensemble.

JULIETTE, bas.

Tout à l'heure je reviendrai.

Elle sort avec Raymond.

SCÈNE V

CAMILLE, seule.

Oui, le père a raison; depuis son arrivée ici, Juliette cherche en vain à nous cacher cette mélancolie qui m'inquiète, cette sombre tristesse qui me fait peur... Mais que peut-elle avoir?.. Oh! il faudra bien qu'elle me dise... (Elle se retourne et se trouve en face de René.) Ah !

SCÈNE VI

CAMILLE, RENÉ.

RENÉ.

Pardon, mademoiselle...

CAMILLE.

Déjà vous, monsieur?

RENÉ.

Ah ! c'est que... mon père, qui exerce la même industrie que le vôtre... habite tout près d'ici...

CAMILLE.

Et votre père se nomme ?

RENÉ, hésitant.

M. d'Alby.

CAMILLE, tressaillant.

D'Alby...

RENÉ.

En rentrant tout à l'heure, j'étais si joyeux que mon père en a été surpris. Je lui annonce que je ne dînerai pas avec lui aujourd'hui... « Ah ! ah ! dit-il, est-ce cela qui te rendrait si

Digitized by Google

gai? » Je lui fais part de ma visite dans cette maison. Quand j'ai prononcé le nom de Fauvel, je vois son visage s'assombrir, je m'étonne, je m'alarme... Mon père m'apprend alors...

CAMILLE.

La concurrence qui divise nos deux maisons, n'est-ce pas?... et qui a rendu leurs chefs presque ennemis... (Avec chagrin.) Oui, je savais cela... votre nom m'a tout rappelé.

RENÉ.

Mais je l'ignorais, moi, qui ai fait mes études en province, qui viens de voyager, et j'ai été malheureux en l'apprenant.

CAMILLE.

Le père aura bien du regret en l'ap...

RENÉ.

« Et voilà pourquoi tu vas me quitter tantôt, a repris M. d'Alby. Mais tu n'es pas un enfant. Ecris qu'un empêchement t'est survenu, ou va dîner chez M. Fauvel... Je te livre à toi-même, fais ce que tu voudras ! » Et il m'a laissé.

CAMILLE.

Et vous, alors, monsieur?...

RENÉ.

Moi, mademoiselle, qui connais bien mon père, je devine toujours ce qu'il pense. Dans la crainte de lui déplaire, j'ai décidé que je ne viendrais pas, et...

CAMILLE.

Et...

RENÉ.

Et je suis venu pour... m'excuser de ne pas venir.

CAMILLE.

Ah!...

RENÉ, brusquement.

Mais cette inimitié qui sépare votre père et le mien, ce ne peut pas être la concurrence seulement qui l'a fait naître !

CAMILLE.

La concurrence d'abord... puis l'orgueil d'écraser un rival ; enfin les salaires augmentés par l'un et faisant déserter les ateliers de l'autre.

RENÉ.

Mais que pourrait-on faire pour les rapprocher ?

CAMILLE.

Hélas! voilà des années que cela dure.

RENÉ.

J'avais raison, alors, quand je voulais ne pas venir, et pourtant si ma présence ici pouvait aider à les réconcilier... (Tristement.) Mais non, je dois...

CAMILLE.

Vous allez repartir?

Digitized by Google

RENÉ.

Hélas ! mademoiselle... je ne sais plus ce que je dois faire.

CAMILLE.

Monsieur d'Alby, voulez-vous un conseil ?

RENÉ, vivement.

De vous ?... Oh ! oui... et je suis prêt à le suivre.

CAMILLE.

Non, pas de moi, de quelqu'un... d'un homme qui est un peu plus qu'un homme, peut-être ; car, il juge tout maintenant d'un point de vue plus haut que les intérêts et l'orgueil.

RENÉ.

Qui donc ?

CAMILLE.

Le père... M. Jacques. (Montrant le pavillon.) Il est là... Allez à lui, consultez-le, et... faites ce qu'il vous dira.

RENÉ.

J'y cours... (S'arrêtant.) Mademoiselle, me permettez-vous de dire à M. Jacques Fauvel qu'en m'adressant à lui, je suis un conseil qui me vient de vous ?

CAMILLE, simplement.

Puisque c'est la vérité.

RENÉ, avec un grand sentiment.

Merci !

Il entre dans le pavillon. Juliette reparaît.

SCÈNE VII

CAMILLE, JULIETTE.

JULIETTE.

Tu as à me parler, Camille ?

CAMILLE.

N'est-ce pas toi plutôt qui as quelque chose à me dire ?

JULIETTE.

Moi ?

CAMILLE.

Oui, toi, dont la pâleur trahit un violent chagrin... toi dont les larmes sont prêtes à s'échapper en ce moment... Juliette... mon enfant... tu as un douloureux secret... qu'il me faut confier.

JULIETTE, très-troublée.

Non, non, Camille !

CAMILLE, avec tendresse.

Eh bien !... ce n'est pas ta sœur qui te parle, ce n'est pas à ta sœur, entends-tu, qu'il faut répondre...

JULIETTE.

Que veux-tu dire ?...

Digitized by Google

CAMILLE.

Souviens-toi, ma Juliette, mon enfant, de celle que nous avons perdue... de celle qui t'a confiée à moi. En nous quittant, elle m'a dit : Tu me remplaceras, Camille, je te confie Juliette ; c'est toi maintenant qui seras sa mère. Tu auras pour elle l'indulgence que j'avais moi-même, tu auras ma tendresse et mon dévouement. Tout ce que me demandait la pauvre mourante, j'ai promis, j'ai juré de le faire. Voyons, dis, ma Juliette, ai-je manqué à cette sainte promesse ?

JULIETTE.

Non, non, jamais !...

CAMILLE.

Je t'ai aimée, je t'ai chérie, non plus comme une sœur, mais avec le cœur d'une mère. J'ai veillé sur toi, jusqu'au jour de ton mariage ; et ton mariage lui-même n'a pas mis un terme à cette maternité. Elle dure toujours, entends-tu ?... Elle ne finira qu'avec ma vie... Tu vois bien que tu peux tout me dire. Allons, Juliette (Lui ouvrant ses bras.), allons, allons (Expressivement) ma fille !...

JULIETTE, pleurant et se jetant dans ses bras.

Oh ! ma mère ! ma mère !

CAMILLE.

Parle-lui donc à cette mère qui survit en moi... ouvre-lui ton âme...

JULIETTE.

Hélas ! moi qui avais coutume de vivre au milieu de vous tous, sous votre protection à tous ; moi qui puisais ma force dans ton amour, dans tes regards, je me suis trouvée bien seule depuis mon mariage, bien abandonnée et bien faible, dans ma nouvelle famille, pendant ses longs voyages, à lui... M. Duprat.

CAMILLE.

M. Duprat !... Juliette ! tu n'oses plus dire « mon mari !... » Ah ! malheureuse ! tu es donc coupable ?

JULIETTE, d'une voix sourde.

Oui, coupable ! perdue !...

CAMILLE, avec désespoir.

Perdue !

JULIETTE.

Sans espoir, sans retour, sans autre refuge que la mort.

CAMILLE.

Que dis-tu, mon Dieu !

JULIETTE.

Hélas ! quand est venu le danger, j'aurais dû me réfugier auprès de toi qui m'aurais soutenue, qui m'aurais sauvée ; mais l'orgueil m'a perdue !

Digitized by Google

CAMILLE.

L'orgueil !...

JULIETTE.

Orgueil insensé ! Il se révoltait contre l'indulgente tutelle que tu exerçais sur moi. Et j'ai voulu combattre seule, triompher sans ton secours, et j'ai succombé. Ah ! oui, j'ai tenté de lutter ; mais il était toujours là, cet homme, cet ennemi de mon repos, de ma vie, de mon honneur. Je le rencontrais partout, me poursuivant de son regard étrange, un regard qui traversait le mien, qui pénétrait en moi, malgré moi-même, qui se gravait, qui s'incrustait dans ma mémoire et jusque dans mon âme, un regard qui me rendait folle ! Pour éviter sa rencontre, pour ne plus le revoir, je m'enfermai, je ne sortis plus de chez moi ; mais un jour, sous un nom d'emprunt, il osa s'y présenter ! Je voulus refuser de l'entendre... lui ordonner de sortir... le chasser de ma maison... Mais il me regardait et je devenais lâche et le délire envahissait mon cerveau... Folle de terreur, j'ai crié, appelé... Personne ne répondit à mon appel !... Ah ! c'était un piége habilement conçu ! c'était une trahison, un attentat infâme. Oui, un attentat ! car si je l'avais revu, cet homme, je me serais tuée !

CAMILLE.

Ah ! malheureuse que je suis ! je croyais avoir fidèlement rempli ma mission ! Hélas ! toi qui nous vois, comment dois-tu me juger, ma mère !...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, FAUVEL.

Fauvel, qui est entré depuis un instant, a entendu les dernières paroles de Camille.

FAUVEL.

Camille !

CAMILLE, troublée.

Mon père !...

JULIETTE.

Ciel !

FAUVEL.

Quelle faute as-tu donc commise ?

CAMILLE.

Moi ?

JULIETTE, étonnée.

Une faute... elle !... Camille !

Digitized by Google

FAUVEL.

J'étais là... j'ai entendu tes dernières paroles. Ces amers reproches que tu t'adressais à toi-même : « Ma mère, disais-tu, comment dois-tu me juger ? » Que signifiaient ces mots ? Je veux le savoir.

CAMILLE.

Mon père, est-ce bien vous qui me soupçonnez ?

FAUVEL.

Non, c'est toi qui t'accuses...

JULIETTE.

Ecoutez-moi, mon père. Camille est un ange de pureté... de vertu... Sur la mémoire de celle... qu'elle invoquait tout à l'heure, je vous jure que ma sœur est digne de tous les respects... digne de votre tendresse tout entière !... Croyez-moi, mon père.

FAUVEL.

C'est bien... Je me suis trompé... vous me l'attestez l'une et l'autre, et l'avenir me le prouvera mieux encore.

JULIETTE, à part.

L'avenir !

FAUVEL.

Laissons cela. Il faut que rien n'assombrisse la fête d'aujourd'hui, que rien ne puisse attrister le père! Camille, veille à ce que tout soit prêt pour ce soir.

CAMILLE.

Oui, mon père, oui... Viens, Juliette. (Elles font quelques pas pour sortir, Camille se retourne vers son père.) Est-ce que vous ne m'embrassez pas, mon père?... Oh ! vous le pouvez sans crainte, allez !

FAUVEL.

Ma chère Camille !

Il l'embrasse, elles sortent.

SCÈNE IX

FAUVEL, puis MAUGARS.

FAUVEL.

Oui, oui, je m'alarmais à tort, et sa sœur disait vrai... Camille, c'est la sagesse même, c'est l'honneur.

LE DOMESTIQUE, entrant.

M. Max de Maugars demande si monsieur veut bien le recevoir.

FAUVEL.

Qu'il vienne, qu'il vienne, M. de Maugars !... qui nous a si courageusement secourus !... Soyez le bienvenu, monsieur.

Digitized by Google

MAUGARS, entrant.

Tout à l'heure, monsieur, on m'a dit chez moi que vous m'aviez fait l'honneur pendant mon absence...

FAUVEL.

J'étais allé vous porter nos remerciements, monsieur...

MAUGARS.

Que ce mot, je vous en prie, m'ait été dit par vous, pour la dernière fois!...

FAUVEL.

Monsieur...

MAUGARS.

Ma visite aurait prévenu la vôtre, si je n'avais craint... qu'à travers mon empressement, vous vissiez... un peu d'usure.

FAUVEL.

De l'usure?...

MAUGARS.

Et vous ne vous seriez pas trompé; car, pour un petit service, je viens peut-être vous demander un grand prix.

FAUVEL.

Je suis tout à vous, monsieur de Maugars, veuillez vous expliquer.

MAUGARS.

Je porte un beau nom, monsieur, et je possède une belle fortune; mais j'ai trente ans. De mon nom et de ma fortune je n'ai encore rien fait... et je me sens honteux d'une oisiveté déjà trop longue.

FAUVEL.

Cette oisiveté, monsieur, est celle d'un homme du monde.

MAUGARS.

Soit!... mais... un homme du monde... est-il forcé d'être un homme inutile?

FAUVEL, complaisamment.

Non, sans doute...

MAUGARS.

J'ai fait bien des sottises, bien des folies, j'ai commis des fautes, peut-être!... Mais, j'ai gardé une conscience. Elle m'accuse à cette heure, je ne veux pas qu'elle me condamne.

FAUVEL, étonné.

Faites-moi donc comprendre comment c'est à moi que...

MAUGARS.

Eh bien! monsieur... je veux travailler... L'industrie est une carrière honorable entre toutes... et je vous demande de m'accepter en qualité d'élève, de commis dans votre maison... (Mouvement de Fauvel.) Ma noblesse est jalouse de la vôtre, Moi aussi, je veux être utile!... Mais c'est là une science qu'il faut apprendre... Soyez mon maître, monsieur.

Digitized by Google

FAUVEL.

Croyez que j'apprécie à sa valeur un pareil désir, une demande... qui vous assure mon estime.

MAUGARS.

Me permettez-vous d'espérer?...

FAUVEL.

Comment vous refuserais-je?...

MAUGARS.

Ah! monsieur, vous ne soupçonnez pas toute la reconnaissance que je vous dois... Tenez, je vais vous ouvrir mon cœur tout entier. Si je veux me régénérer, me réhabiliter à mes propres yeux, c'est que depuis longtemps... j'aime!... j'aime éperdûment. Cet amour n'est connu que de moi seul... Celle qui l'a fait naître n'en apprendra le secret que le jour où je pourrai dire à son père : Accordez-moi votre fille, monsieur, je me sens à présent digne d'être son mari. (A part.) Pas trop mal joué, je crois!

FAUVEL.

De pareils sentiments sont tout à votre honneur... Aujourd'hui, monsieur de Maugars, c'est fête ici. Restez au milieu de nous. Demain vous prendrez dans cette maison le poste où vous vous trouverez le mieux placé pour vous instruire... et vous saurez assurément ce que vous voulez savoir, avant que moi, je sois quitte envers vous... Ah! voici celle de mes filles que vous connaissez déjà.

CAMILLE, entrant.

Tous les préparatifs sont achevés, mon père...

SCÈNE X

LES MÊMES, CAMILLE.

FAUVEL.

M. Max de Maugars.

MAUGARS, saluant avec réserve.

Mademoiselle...

CAMILLE, saluant.

Monsieur...

FAUVEL, un peu surpris.

Rien de plus?... C'est à monsieur que nous devons... (Souriant.) notre salut...

MAUGARS.

Ah! monsieur Fauvel... je vous en prie!...

CAMILLE.

Pardon, mon père, j'ignorais encore le nom de M. de Maugars.

Digitized by Google

FAUVEL.

Si je ne me trompe, nous le connaissions de vue déjà avant qu'il se fût exposé pour nous.

MAUGARS.

Vous me connaissiez ?

FAUVEL.

N'avez-vous pas votre fauteuil en face de notre loge à l'Opéra ?

MAUGARS.

En effet...

CAMILLE, avec une légère ironie.

Et c'est un hasard à la fois bien heureux et bien grand que monsieur qui assistait ce soir-là à la représentation, ait, ainsi que nous, quitté le théâtre avant la fin du spectacle, et se soit justement trouvé sur la route d'Auteuil... pour nous défendre contre des malfaiteurs.

MAUGARS, à part.

Diable! (Haut.) Ce hasard, mademoiselle, n'est pas aussi grand qu'il paraît l'être, le spectacle était moins attrayant que de coutume, et...

CAMILLE.

Moins attrayant que de coutume!... Vous oubliez, monsieur, que l'on chantait la musique de notre grand Auber...

MAUGARS.

C'est vrai ; mais un peu de fatigue m'a fait déserter la salle en même temps que vous la quittiez, vous et M. votre père ; et, si j'ai suivi la même route que vous, c'est que j'habite aux environs d'Auteuil.

FAUVEL.

Ah! je comprends...

CAMILLE, à part.

Et moi, je doute.

MAUGARS, à part.

J'en suis sorti...

FAUVEL.

Monsieur de Maugars, je vais maintenant vous présenter au chef de notre famille.

MAUGARS.

A M. Jacques Fauvel ?

FAUVEL.

Oui, Camille, est-ce que tu ne vas pas au devant de ton aïeul ?

CAMILLE.

Si fait, mon p.... (Voyant entrer Jacques appuyé sur le bras de René.) Ah ! ma place est prise.

Digitized by Google

SCÈNE XI

LES MÊMES, JACQUES, RENÉ.

FAUVEL, à Jacques.

Mon cher grand-père, (Montrant Maugars.) un ami que je vous présente.

Maugars s'incline.

JACQUES, gaiement.

Mon cher petit-fils, (Montrant René.) un ennemi que je vous amène...

René s'incline.

FAUVEL.

Un ennemi peu redoutable pour nous, puisque vous vous appuyez sur son bras...

JACQUES, riant.

Eh! eh! nous devions ce matin nous couper la gorge (Désignant Maugars.) Mais, pardon, monsieur.

FAUVEL.

M. de Maugars, c'est lui qui nous a secourus, sauvés peut-être, Camille et moi.

JACQUES, avec explosion, allant à Maugars.

Ah! c'est vous, Monsieur, vous qui avez... (Il le regarde bien en face et se calmant un peu.) Croyez à ma reconnaissance, monsieur.

Il s'éloigne de lui après l'avoir salué.

CAMILLE, bas.

Est-ce qu'il ne vous plaît pas, cet ami de mon père?

JACQUES, bas et secouant la tête.

J'aime mieux notre. (Haut.) Georges... je vous présente à mon tour M. René d'Alby.

René s'incline.

FAUVEL, étonné.

M. René d'Alby...

RENÉ.

Le fils de votre voisin de...

FAUVEL, bas.

De notre adversaire acharné. (Haut.) Comment se fait-il, monsieur, que nous ayons l'honneur...

JACQUES.

Plus tard, plus tard... vous saurez cela.

FAUVEL, à Maugars.

Il ne vous reste plus à faire connaissance qu'avec ma seconde fille.

Digitized by Google

JACQUES, à Camille.

Où donc est-elle, Juliette? (Bas.) Tu lui as parlé?

CAMILLE, troublée.

Oui, oui, père, et... la voilà...

SCÈNE XII

LES MÊMES, JULIETTE, puis LES ENFANTS, LES OUVRIERS, puis MARTINEAU.

Juliette quitte Raymond et va à Camille qui lui parle bas.

FAUVEL.

Madame Duprat.

JULIETTE, avec terreur.

Ah!

MAUGARS, à part.

Juliette!...

CAMILLE, bas.

Qu'as-tu donc?

JULIETTE, bas, avec terreur.

C'est lui... c'est lui...

CAMILLE.

Oh!

RAYMOND, allant à Maugars.

Monsieur...

FAUVEL.

Eh bien! Juliette...

JULIETTE, se retournant avec effort.

Mon père!...

MAUGARS, allant à elle et la saluant.

Madame! (A part.) Sa sœur!... un obstacle insurmontable!... (Avec résolution.) Oui, un obstacle, si je suis faible... un levier, si je sais être fort.

Juliette pâle et tremblante le salue, les yeux attachés sur les siens. En ce moment on entend des cris joyeux. Tout le monde remonte vers le fond, excepté Camille qui soutient sa sœur près de s'évanouir et Maugars qui redescend sur le devant de la scène.

JACQUES, gaiement.

Ah! je crois que c'est l'heure de la grande surprise.

Les enfants entrent portant de gros bouquets. Les ouvriers les suivent, on apporte une grande table.

LES ENFANTS.

Père! père!

UN ENFANT.

Dieu conserve le père!

Digitized by Google

TOUS.

Dieu conserve le père!

JACQUES, avec émotion.

Merci, merci, mes beaux et bons petits anges... Je vous aime et je suis heureux de vous embrasser... Vois donc, Camille... J'étais préparé à toutes les surprises... Eh bien! eh bien!... je suis tout ému... et je... Ah!... ma foi, oui! je pleure!

CAMILLE.

Père.

JACQUES.

Ah! c'est qu'en un siècle, j'en ai tant vu de ces chers petits anges!... J'en ai tant vu naître que le temps a fauchés autour de moi, comme des épis de blé autour d'un vieux chêne ...Mais vous échapperez... vous, enfants, à ce destin fatal. Vous grandirez dans la foi, dans le saint amour de votre mère, de notre chère patrie, aujourd'hui mutilée... Vous aurez un grand devoir, une grande mission à remplir envers elle. Nous panserons ses blessures, mais, c'est vous, mes enfants, qui sécherez ses larmes, vous qui remplacerez par des habits de fête le voile de deuil qui la recouvre; c'est vous qui lui rendrez sa splendeur et sa gloire... Mes yeux ne verront pas ce beau jour... mais mon cœur, mais mon âme, à demi dégagés de la terre, en pressent l'éclatante aurore... Oui, ce grand jour viendra, je vous le dis, mes enfants, il viendra, il viendra!...

RICHARD, ému.

Allons, allons, assez d'émotions!... je n'en veux pas... je les défends... je...

JACQUES.

C'est bon... c'est bon... Eh! vous êtes aussi ému que moi... monsieur l'avocat...

FAUVEL.

Père, on dit que votre dîner est servi...

JACQUES.

A table donc!... A table!...

MARTINEAU, entrant.

A table! et moi qui espérais arriver en retard...

On entend sonner l'horloge.

JACQUES, se levant.

Chut! (Tout le monde se tait.) Quatre, cinq, six... Six heures! (Avec douceur et gravité.) Mes enfants... j'ai cent ans!

RAYMOND.

Vive le père!

TOUS.

Vive le père!

Digitized by Google

ACTE DEUXIÈME

Le cabinet de M. Georges Fauvel.

SCÈNE PREMIÈRE

MAUGARS, seul occupé à écrire.

Signé : De MAUGARS. Un *de* qui ne m'a pas coûté cher et qui m'aura rapporté pas mal ! (Se levant et relisant sa lettre) : « Mon cher » Bonnard, j'ai reçu votre lettre et l'annonce gracieuse que » vous me faites de poursuites à outrance. Je m'empresse de » vous répondre : Je puis en toute sécurité vous initier à mes » secrets les plus intimes, car vous êtes mon principal créan- » cier, et par conséquent, plus désireux à vous seul que tous » mes amis et mes parents ensemble, de me voir millionnaire. » Or, les poursuites dont vous me menacez seraient à la fois » et ma ruine et la vôtre.

» J'ai deux cent mille francs hypothéqués sur mon mariage » avec la fille de M. Georges Fauvel, dans la maison de qui je » suis installé depuis six mois. La première assignation qui m'y » serait signifiée me ferait perdre d'un seul coup la précieuse » confiance du père, et la dot plus précieuse encore de la fille. » Laissez-moi donc marcher droit devant moi, ne me suscitez » point d'entraves, j'en ai de trop sérieuses à vaincre, car si » le père de la jeune fille m'est acquis, il me reste plus d'une » barrière à franchir, plus d'une volonté à briser!... Recevez, » mon cher créancier, l'assurance, etc... » C'est la première chose qu'il aura reçue de moi.

SCÈNE II

MAUGARS, FAUVEL.

FAUVEL.

Ne vous dérangez pas, cher monsieur de Maugars!

MAUGARS, fermant sa lettre.

J'ai fini! J'écrivais à un débiteur...

Digitized by Google

FAUVEL.

Une affaire sérieuse?

MAUGARS.

Non, il s'agit d'une bien mauvaise créance.

FAUVEL.

Peu importante sans doute.

MAUGARS.

Pardon, la dette est assez élevée, c'est le débiteur qui ne vaut pas grand'chose. (Il met la lettre dans sa poche.) Me voici à vos ordres.

FAUVEL.

J'ai un renseignement à vous demander.

MAUGARS.

Un renseignement?

FAUVEL.

Les journaux maritimes signalent-ils le retour de l'*Alcyon* et de la *Ville-de-Nantes*?

MAUGARS.

Non, monsieur; aucune nouvelle de ces deux bâtiments.

FAUVEL.

Aucune! et leur cargaison nous appartient presque toute entière.

MAUGARS, effrayé.

A vous, monsieur?

FAUVEL.

Oui; ils contiennent pour trois millions de marchandises...

MAUGARS, vivement.

Trois millions!... mais ces marchandises sont assurées?

FAUVEL.

Certainement! Et c'est surtout pour l'équipage que je tremble.

MAUGARS.

Oui! ces pauvres marins! Ah! c'est une rude profession! que j'aurais embrassée cependant sans hésiter, si j'avais pensé qu'elle pût me conduire...

FAUVEL, souriant.

A ce but mystérieux dont vous parliez, le jour où vous vous êtes présenté ici?

MAUGARS.

Plusieurs fois déjà, j'ai été sur le point de vous le faire connaître... et le courage m'a manqué.

FAUVEL.

Il faut alors que j'aie la mine bien imposante, ou que votre confiance en moi soit bien limitée.

MAUGARS.

Ma confiance en vous, monsieur Fauvel!... avec ce mot-là vous chassez mes irrésolutions et me voilà prêt à compléter

Digitized by Google

l'aveu que je vous ai fait lorsque vous m'avez si gracieusement accueilli.

FAUVEL.

Et cet aveu?

MAUGARS.

J'aime, vous disais-je alors, et mon amour demeurera secret jusqu'au jour où je me sentirai digne de celle qui en est l'objet, jusqu'au jour où je pourrai parler... à son père... je serais trop audacieux... si je vous suppliais humblement.

FAUVEL, souriant.

De vous accorder la main de Camille?... (Il se lève.) Il y a longtemps que j'ai deviné ce grand secret.

MAUGARS.

Se peut-il?... ah! monsieur, me voilà tout ému, tout tremblant... L'arrêt que vous allez prononcer décidera de ma vie.

FAUVEL.

Cet arrêt, mon cher de Maugars, ce n'est pas de moi que vous devez l'attendre.

MAUGARS.

Comment! ce n'est pas vous, le père de mademoiselle Camille, qui disposez de sa main?

FAUVEL.

Non; au-dessus de ma volonté il existe une volonté que je respecte, une autorité devant laquelle tout le monde s'incline ici; le chef de la famille, celui qu'on nomme le père, décidera seul de l'avenir de Camille.

MAUGARS, à part.

Seul! (Après un silence.) Les vieillards ainsi que les enfants ont d'étranges préventions, et j'ai peur de n'avoir pas su m'attirer toutes les sympathies de M. Jacques Fauvel!

FAUVEL.

Fiez-vous à la droiture de son cœur pour surmonter ces préventions injustes, et si ma fille vous agrée auprès de notre grand aïeul...

MAUGARS.

Je parlerai donc à M. Jacques.

FAUVEL.

Avec le consentement de Camille.

MAUGARS, avec intention.

Oui... avec son consentement... (A part.) Il faudra bien qu'elle le donne!...

Digitized by Google

SCÈNE III

LES MÊMES, MARTINEAU, RICHARD.

Maugars se lève et va pour sortir, quand Richard et Martineau entrent chacun d'un côté.

RICHARD.

Bonjour, monsieur Fauvel!...

MARTINEAU.

Messieurs, j'ai bien l'honneur...

Maugars fait quelques pas pour sortir.

FAUVEL.

Comment se porte aujourd'hui votre malade, M. Richard?

MARTINEAU.

Mon malade, appuyé sur le bras de mademoiselle Camille, arpente les allées comme un jeune homme.

MAUGARS, à part.

Ils sont ensemble... attendons.

Il redescend en scène.

FAUVEL.

Comme vous êtes bon, mon ami, de vous être donné si complétement!

RICHARD.

A M. Jacques... Oh! ne m'en sachez aucun gré, c'est un plaisir pour moi, et comme une sorte de vengeance, de lui imposer, à son insu, et malgré sa volonté, le secours de la Faculté.

MARTINEAU.

Malgré sa volonté?...

RICHARD.

Oui, certes... Il déteste les médecins, M. Jacques. Il ne leur pardonne pas de n'avoir su lui conserver tout entières ses quatre générations d'enfants. Et sa robuste constitution n'ayant pas eu besoin de ceux qu'il nomme un peu durement des *ânes instruits*, il n'a jamais voulu consulter aucun de mes confrères.

MARTINEAU.

En vérité?

FAUVEL.

Mais, à son âge, le moindre accident peut devenir fatal, et nous avons voulu qu'il eût toujours un médecin auprès de lui.

RICHARD.

C'est pour cela que la famille m'a choisi.

Digitized by Google

MARTINEAU.

Très-bien ! à cette condition que le médecin se cacherait...

FAUVEL.

Sous l'ami.

RICHARD.

Oui, c'est d'un ami qu'il accepte les conseils d'hygiène, qu'il repousserait venant d'un docteur, et si je me prête de grand cœur à sa manie, c'est que l'affection m'est venue pour ce noble et bon vieillard. Je lui ai consacré non-seulement ma science, mais mon dévouement qui est bien plus sûr... Vous verrez comme je le disputerai au temps!... Chacun de ses jours est pour moi une conquête dont je suis fier ! Il est ma joie, ma gloire !... et je serais tout à fait heureux si je le faisais vivre assez pour que mon malade enterrât son médecin.

MARTINEAU.

Et voilà comment le médecin est devenu Richard avocat. Ah ! je comprends, maintenant, je comprends.

MAUGARS.

Cent ans, c'est déjà bien beau, M. Richard !... et pour que votre client vécût longtemps encore, il faudrait un véritable miracle...

RICHARD.

Bah ! c'est un Hercule que M. Jacques... Il vivra tant qu'il voudra...

MAUGARS.

Sauf... un accident...

FAUVEL.

Nous mettrons tous nos soins à les prévenir...

MARTINEAU.

Ou peut-être une émotion trop vive.

FAUVEL.

Nous savons les lui épargner...

RICHARD.

Ce n'est pas une grande joie, ce n'est pas même une profonde douleur que je craindrais le plus; son cœur a bravement supporté les souffrances les plus amères et les joies les plus vives... Ce qu'il faudrait redouter pour notre cher centenaire, c'est la colère...

TOUS.

La colère ?

RICHARD.

Il m'a épouvanté le jour où il s'emporta si énergiquement contre ces jeunes gens au café... Son visage, qui tout d'abord s'était empourpré, devint tout à coup d'une pâleur livide... Ses lèvres s'agitaient convulsivement, ses yeux lançaient des

Digitized by Google

éclairs, et sa voix tonnait comme la foudre. J'ai cru qu'après ce terrible accès il allait tomber mort entre mes bras.

MAUGARS.

En sorte qu'une violente colère...

RICHARD.

Le tuerait.

FAUVEL.

Mais contre qui s'emporterait-il, entouré, comme il l'est ici, de tous les respects, de tous les dévouements?

RICHARD.

C'est vrai! mon emploi dans cette maison est une véritable sinécure, et il me faudrait chercher une clientèle ailleurs. A ce propos... comment vous portez-vous, monsieur Martineau?...

MARTINEAU.

Mal!...

FAUVEL.

Mal?...

MARTINEAU.

Et j'ai pour cela d'assez graves motifs. (S'adressant à Maugars.) Remarquez-vous, monsieur, que...

MAUGARS, lui tournant le dos.

Messieurs, j'ai l'honneur de vous saluer.

Il sort après que les autres personnages lui ont rendu son salut.

SCÈNE IV

FAUVEL, RICHARD, MARTINEAU.

MARTINEAU.

Eh bien! il est gentil, ce monsieur qui s'en va quand je vais vous faire part...

RICHARD.

Du sujet de votre tristesse.

MARTINEAU.

J'en ai deux, des sujets...

FAUVEL, souriant.

Lesquels, grand Dieu!

MARTINEAU.

D'abord, je mange trop...

FAUVEL, riant.

Et qui vous y force?

MARTINEAU.

Qui?... ma faiblesse, ma lâcheté!

Digitized by Google

FAUVEL.

Votre?...

MARTINEAU.

Oui, ma lâcheté... car mes belles résolutions d'autrefois, mes serments de sobriété, mes luttes, mes combats, tout est anéanti. (Avec tristesse.) J'ai trop souvent dîné chez vous, monsieur Fauvel; la bonne nourriture m'a vaincu, hélas! Je suis gourmand!...

RICHARD, avec reproche.

Oh! monsieur Martineau!

FAUVEL.

Eh! quel si grand malheur y a-t-il à cela?

MARTINEAU.

Quel malheur? Gourmand!... avec 2,400 francs d'appointements... mais songez donc à toutes les ruineuses tentations que je rencontre à chaque pas dans Paris!... Autrefois, je faisais de longs détours pour éviter Chevet et ses confrères; à présent, je recherche la vue de leurs appétissants étalages. Je me surprends des heures entières en arrêt devant les pâtissiers! Je me dis, tu n'entreras pas là, malheureux!... tu n'entreras pas!... Et j'y entre, monsieur, j'y entre... et j'en sors criminel.

RICHARD.

Oh!...

MARTINEAU.

Si souvent criminel que... voyez. (Il montre son ventre.) J'engraisse, monsieur, j'engraisse à rendre mon paletot trop étroit! Voilà ce qu'ont produit vos excellents dîners. Monsieur, ces dîners que je maudis, que je voudrais n'avoir jamais goûtés, parce que je n'ai pas le moyen de les savourer chaque soir.

FAUVEL, gaiement.

Eh! qui vous empêche de venir dîner ici tous les jours?

MARTINEAU, vivement.

Tous les jours!... J'accepte!... (Se voilant le visage.) Oh! c'est honteux ce que je fais là, et j'en rougis!... C'est égal, j'accepte tout de même!...

FAUVEL.

A la bonne heure!...

RICHARD, riant.

Ce pauvre Martineau!...

MARTINEAU.

Oui, pauvre! Ah! parbleu, si j'étais riche, je ne me reprocherais pas d'être gourmand!... Je le dirais avec bonheur, avec délices!...

RICHARD, le regardant bien en face et d'un ton sérieux.

En vérité?... si... vous étiez riche!...

Digitized by Google

MARTINEAU, troublé.

Oui, certes... si... Ah! ça... qu'est-ce qu'il a donc?

FAUVEL.

A propos, monsieur Martineau... Richard nous a dit que vous aviez une fille charmante!...

MARTINEAU, vivement.

Charmante?... Il vous a dit... charmante?...

RICHARD.

Certainement... Comment se porte-t-elle?

MARTINEAU.

Mal.

RICHARD.

Mal... aussi?...

MARTINEAU.

Et c'est ma seconde cause de tristesse. Quand je dis : mal, je me trompe, elle se porte bien...

RICHARD.

Ah!

MARTINEAU.

Seulement, elle ne parle plus.

RICHARD.

C'est singulier.

FAUVEL.

Chez une personne de son âge.

MARTINEAU.

Et de son sexe.

RICHARD.

Et le sujet de cet obstiné silence, le connaissez-vous?...

MARTINEAU.

Oui, le sujet, c'est... un mauvais sujet (Regardant Richard.) que la pauvre enfant a distingué.

RICHARD.

Ah!...

MARTINEAU.

Autrefois, il venait... souvent nous voir, il était galant, empressé auprès d'elle...

RICHARD.

Ah!...

MARTINEAU.

Mais un beau jour... il a tout à coup cessé ses visites.

RICHARD.

Ah!

MARTINEAU.

Et quand je lui parle d'elle, de la pauvre fille qui a, je le crains bien, la faiblesse de l'aimer, il me répond (Imitant Richard.) : Ah! ah! ah! comme s'il ne me comprenait pas : je ne peux pourtant pas lui jeter ma fille à la tête.

Digitized by Google

RICHARD, avec une gravité affectée.

Vous ne le pouvez pas... Monsieur Martineau, vous ne le pouvez pas!...

MARTINEAU.

C'est votre avis?

RICHARD.

Oui!...

SCÈNE V

LES MÊMES, JACQUES, CAMILLE.

JACQUES.

Ah! le voilà!... Je vous trouve enfin, monsieur l'avocat.

RICHARD.

Vous avez besoin de mes services?

JACQUES.

Oui.... Bonjour M. Martineau.

MARTINEAU.

Monsieur...

JACQUES, à Fauvel.

Eh bien! garçon, comment vont les affaires?

FAUVEL.

A merveille... père!...

JACQUES.

Et la famille, que j'aurais dû faire passer avant les affaires?.. quelles nouvelles de Juliette?

FAUVEL.

Depuis qu'elle est retournée à Fontainebleau, Juliette ne nous a guère écrit.

JACQUES.

Elle écrit peut-être à Camille?...

CAMILLE.

A moi?...

JACQUES, riant.

Oui, oui, les mères et les filles ont souvent de petits secrets.

MARTINEAU.

Toujours gai et bien portant; c'est superbe à votre âge!...

JACQUES.

Mon âge?... c'est bien facile, allez, d'arriver à cent ans, il n'y que les quatre-vingt-quinze premières années qui coûtent... et pour peu qu'on se tienne l'estomac et la conscience libres pendant ces quatre-vingt-quinze années-là! Eh bien, le reste va tout seul!

Digitized by Google

RICHARD.

Oui, pourvu qu'on se passe de médecins surtout.

JACQUES.

Parbleu! — Je l'aime ce brave Richard, qui déteste encore plus que moi ces ignares de médecins...

RICHARD, avec mépris.

Ces imbéciles de médecins...

MARTINEAU.

Ces scélérats de médecins...

JACQUES.

Ces malfaiteurs patentés...

RICHARD.

Ces bourreaux brevetés...

JACQUES.

A la bonne heure!... Il les connaît... il les connaît bien, lui!...

RICHARD.

Si je les connais!... Ah! ah!...

MARTINEAU.

Ah! voici l'heure de mon bureau, mademoiselle, messieurs.

FAUVEL, se levant.

A ce soir, monsieur Martineau; nous vous attendons pour dîner.

MARTINEAU.

A dîner... soit!... à ce soir donc, messieurs! (Regardant son ventre.) Encore un dîner succulent que tu vas engloutir, scélérat!...

Il sort.

SCÈNE VI

LES MÊMES, moins MARTINEAU.

FAUVEL, redescendant en scène.

Ah! ça mais, Richard, vous n'aimez donc pas Mlle Martineau?

JACQUES.

Que ne la demandez-vous à son père?...

RICHARD.

Il me l'offre tous les jours!...

CAMILLE.

Alors pourquoi ne l'épousez-vous pas!

RICHARD, avec colère.

Pourquoi? Tenez, je vais vous le dire.... Vous venez de l'entendre, ce pauvre diable, qui se reproche, comme un crime, les petits sacrifices qu'il fait à son estomac...

Digitized by Google

FAUVEL.

Eh bien?

RICHARD.

Eh bien! il a plus d'un million de fortune.

FAUVEL et CAMILLE.

Un million?

JACQUES.

Allons donc!...

RICHARD.

Douze cent mille francs à peu près...

FAUVEL.

C'est impossible!...

RICHARD.

J'ai vu son compte chez le banquier Strenner, dont je soigne les rhumat... les procès...

JACQUES.

C'est Strenner... lui-même qui vous a...

RICHARD.

Qui m'a dit, comme vous, tout à l'heure, pourquoi n'épousez-vous pas la fille de ce bon Martineau? Et comme je répondais: je n'ai pas assez de fortune pour me marier; — « elle en a pour deux, m'a-t-il dit, » et comme je n'y voulais pas croire, il m'a ouvert ses livres, et montré le total des sommes déposées par Martineau. Douze cent mille francs! De de jour-là, je n'ai plus mis le pied chez lui... je n'ai plus revu celle que j'aime...

CAMILLE.

Et pourquoi, monsieur Richard?

RICHARD.

Mademoiselle?... Vous n'hésiteriez pas sans doute à enrichir votre mari, mais un honnête homme consent rarement à vivre de la fortune de sa femme...

FAUVEL.

Il a raison...

JACQUES.

Il a raison.

FAUVEL.

A tantôt, père.

JACQUES.

A tantôt...

Fauvel serre la main à Richard et sort.

Digitized by Google

SCÈNE VII

JACQUES, CAMILLE, RICHARD.

JACQUES.

Maintenant, causons de l'importante affaire pour laquelle je vous cherchais, mon cher avocat.

RICHARD, à part.

Diable ! (Haut.) Comment ! nous allons causer affaires devant mademoiselle Camille. Cela ne l'amusera guère !...

JACQUES.

Devant elle, que cela intéresse un peu !...

CAMILLE.

Moi, père !...

Elle se met à broder.

JACQUES.

Oui, mon enfant. Je me suis réservé le droit de te marier et de te doter.

CAMILLE.

Me marier !

JACQUES.

Est-ce que cela te fait peur ? Le mariage est encore ce qu'on a inventé de mieux en ce monde !... N'est-ce pas, Richard ?

RICHARD.

Oui, oui, c'est peut-être ce qu'il y a de mieux.

JACQUES.

Peut-être ?...

RICHARD.

Ah ! dame, c'est qu'il y a aussi quelques inconvénients à se marier.

CAMILLE.

Et lesquels ?

RICHARD.

Dans notre profession, par exemple !... après une journée de travail, on est tranquillement dans son ménage, quand au beau milieu de la nuit, drelin !... drelin !...

JACQUES, étonné.

Comment !... drelin !... drelin !...

RICHARD.

C'est un petit qui vient de naître...

JACQUES, étonné.

Un petit ?...

CAMILLE, bas.

Maladroit !

Digitized by Google

RICHARD.

Aïe!...

JACQUES.

Un petit quoi?...

RICHARD.

Un petit... un petit procès.

JACQUES, étonné.

Un petit procès, la nuit!...

RICHARD.

Oui, oui, un client forcené, un plaideur enragé dans la tête de qui ça vient d'éclore et qui tient à nous consulter... Enfin... ce n'est pas de moi qu'il s'agit, mais de mademoiselle Camille.

JACQUES.

Oui de Camille!... Je veux assurer sa dot; or une partie de cette dot est placée dans notre fabrique. Cinq cent mille francs!...

CAMILLE.

Cinq cent mille francs...

RICHARD.

C'est déjà gentil!...

JACQUES.

Ce n'est pas assez pour elle... Le reste est là dans un portefeuille dont nous allons examiner le contenu...

RICHARD.

Fort bien, examinons.

JACQUES.

Voyons ce qu'il y a encore de valeurs bonnes ou mauvaises parmi ces vieilles créances.

Sortant d'un meuble un portefeuille.

RICHARD, lisant un papier.

Au 8 mars 1832, je payerai à M. Jacques Fauvel...

JACQUES.

Combien?...

RICHARD.

Douze mille francs...

JACQUES.

Signé?...

RICHARD.

François Dupré...

JACQUES

Trop pauvre pour pouvoir payer; au feu, au feu!

Il y jette le billet

RICHARD, lisant.

Fin janvier, 18,000 francs... Signé, Jean Delaunay.

Digitized by Google

JACQUES.

Trois fois failli!... Trop riche aujourd'hui pour se souvenir d'une pareille misère... Au feu!...

RICHARD.

Encore!... (Lisant.) Bon pour 30,000 francs que vous passerez à l'ordre de...

JACQUES.

Signé?...

RICHARD.

Fourneret.

JACQUES.

Excellent... A conserver, petits...

RICHARD.

Ah! celui-ci, par exemple, est joli!.. Un bon de 28,000 francs, payable à vue... avec les intérêts!.. et écrit au crayon!

JACQUES.

En vérité!... De qui ça peut-il être?

RICHARD.

Signé, Bertin, rue des Gravilliers, numéro...

JACQUES.

Bertin! connais pas! Bertin... et la date?...

RICHARD.

Le 3 juin 1795.

JACQUES.

Je ne me souviens pas.

RICHARD.

Vous ne vous souvenez pas de 28,000 francs prêtés par vous?

JACQUES.

Prêtés il y a soixante-dix-sept ans!... Comment voulez-vous que je me le rappelle?... Qu'est-ce que vous faisiez, vous, il y a soixante-dix-sept ans?

RICHARD, riant.

Moi?... J'avoue que je ne m'en souviens guères.

JACQUES.

Eh... mais!... attendez donc... 28,000 francs... en 1795, je crois me rappeler... Oui... oui... c'est bien cela, un pauvre jeune homme qui allait se tuer...

CAMILLE, allant à lui.

Se tuer?

RICHARD.

Contez-nous donc cela?

JACQUES.

C'était au Palais-Royal. Pour la première fois de ma vie et pour la dernière, poussé par une ardente curiosité, j'étais monté dans une maison de jeu, le 113... Pour faire comme tout le monde, je mis quelque argent sur le tapis... Cet argent jeté sur

Digitized by Google

le tapis tomba sur la rouge... En face de moi se trouvait celui dont je vous parle; il jouait sur la noire... Je gagnais, je gagnais toujours... Lui, par conséquent, perdait toujours, et depuis longtemps, sans doute. car son visage était empreint d'un grofond désespoir... Il ne cherchait pas, comme les autres joueurs, à se donner une contenance... Ce qu'il souffrait se lisait dans son regard éperdu, dans sa pâleur... Sa main crispée était sous son habit, et je voyais que, de ses ongles, il se déchirait la poitrine. Enfin, son dernier louis disparut comme le reste; un amer sourire vint contracter ses lèvres, deux larmes coulèrent de ses yeux; puis il s'éloigna de cette maison maudite! Quand il s'était levé, moi je l'avais suivi. —Monsieur, lui dis-je, j'étais là-haut... comme vous!... — N'y retournez jamais, me dit-il, et que mon exemple vous sauve! J'aime!... J'allais être heureux, et je vais mourir. — Vous avez donc beaucoup perdu? — Vingt-huit mille francs qui ne m'appartenaient pas!... — Eh bien, monsieur, moi qui jouais en face de vous, c'est précisément la somme que j'emporte. Je ne crois qu'au travail, et je ne veux pas garder le remords de cet argent mal acquis... Permettez-moi de vous l'offrir... Ce n'est pas pour vous seul, mais pour ceux qui vous aiment, pour cette pauvre jeune fille qui vous attend et qui mourra de votre mort... Allons, monsieur, prenez... Après tout, c'est votre argent que je vous rends, j'ai tout juste gagné vingt-huit mille francs!...

CAMILLE.

Et c'était vrai, grand-père?...

JACQUES, riant.

Mais non, mais non! je gagnais sept ou huit mille francs tout au plus... mais je disais cela pour qu'il acceptât...

CAMILLE.

Ah!... mon bon grand-père!... (Elle l'embrasse.) C'est bien!...

JACQUES, à Richard.

Ah ça! qu'est-ce qu'elle a donc?...

RICHARD, ému.

Je ne sais pas... je... Je ne comprends pas qu'on soit ému de... Mais, bah!... vous savez, les femmes!...

CAMILLE.

Après, grand-père? après?...

JACQUES.

Après? Eh bien, mon jeune homme s'est placé sous un réverbère, il a arraché un feuillet de son carnet, il m'a fait le billet que voilà, nous nous sommes serré la main... et je ne l'ai plus revu. (Il veut prendre le billet que tient Richard.) Au feu! au feu!...

RICHARD.

Oh! non, 1795! c'est un assignat plus rare et plus curieux que les autres. Il ne faut pas le brûler!...

Il le remet dans le portefeuille.

Digitized by Google

LOUIS, entrant.

La voiture attend monsieur.

JACQUES.

Ah ! ah ! notre promenade quotidienne... — Plus tard!..

RICHARD.

Permettez, assez d'affaires pour aujourd'hui, le sang pourrait affluer à la tête... et...

JACQUES.

Bah !...

RICHARD.

Et il faudrait peut-être appeler un de ces... bélîtres de médecins.

JACQUES.

Jamais ! Venez donc; entrons d'abord chez moi, et nous reprendrons en route notre consultation, monsieur le juriste.

RICHARD, avec résignation.

Soit ! va pour la consultation!...

JACQUES, embrassant Camille.

C'est encore de toi, de ton bonheur que je vais m'occuper...

Il sort avec Richard.

SCÈNE VIII

CAMILLE, seule, puis MAUGARS.

CAMILLE.

De moi... de mon bonheur... Il songe à me marier !... Qui pourrais-je épouser ?... quel mari me choisirait-il que je puisse aimer ?... Ah ! c'est bien affreux, les rivalités de famille !... René !... non, non, je ne veux plus penser à lui... Songeons plutôt... à Juliette... Pourquoi donc ne m'écrit-elle plus ?... Elle était bien triste en partant... et je redoute un malheur... (Maugars entre.) Ah !...

Elle va pour sortir.

MAUGARS, l'arrêtant.

Restez, mademoiselle; restez, je vous en conjure ! Il faut absolument que je vous parle.

CAMILLE.

Et que pourriez-vous me dire que je ne sache déjà, monsieur?

MAUGARS.

Hélas! mademoiselle, ce que vous savez est un crime à vos yeux et aux miens... et je ne chercherai pas à en atténuer l'énormité !... Oui, quand j'étais l'homme d'autrefois, le désœuvré dont l'âme et la conscience sommeillaient encore... j'ai rencontré une femme jeune et belle !.. Avec cette indomptable volonté

Digitized by Google

qui est en moi, j'ai voulu que cette femme m'aimât... Elle m'a aimé!... J'ai voulu qu'elle m'appartînt, elle m'a appartenu... Voilà ce que vous savez, mademoiselle, et ce dont j'ai honte à présent... Mais ce que vous ignorez, ce qu'il faut que je vous dise, c'est le malheur qui me frappe aujourd'hui.

CAMILLE.

Un malheur?... Le châtiment alors!...

MAUGARS.

Oui, un châtiment terrible que m'inflige le ciel!... Elle a voulu, la justice céleste, que ce coupable amour, arraché de mon cœur, fît place à un amour nouveau si chaste et si pur, celui-là, qu'il a transformé tout mon être... que je lui dois le réveil de cette âme... de cette conscience endormie et que je me sens... enfin... presque digne (Avec émotion.) de celle... que... j'ose aimer... (Camille relève la tête et s'éloigne de lui.) Mais, hélas! mon coupable passé se dresse entre elle et moi... Elle le connaît, ce passé, et par une destinée fatale... celle que j'adore à genoux... c'est...

CAMILLE, avec fierté.

Osez donc la nommer devant moi!... Osez me faire cet outrage!... Osez m'infliger cette honte!...

MAUGARS, froidement, après un silence.

Pourquoi la nommerais-je?... Vous la connaissez.

CAMILLE, avec colère.

Et vous avez espéré?...

MAUGARS.

J'ai espéré, mademoiselle, qu'à l'assentiment de votre père, que j'ai obtenu déjà...

CAMILLE.

Mon père?...

MAUGARS.

J'ai espéré qu'à ce consentement, j'ajouterais bientôt le vôtre...

CAMILLE, avec mépris.

Le mien!...

MAUGARS.

Je me suis dit : S'il y a un malheur qui nous sépare, il y a aussi... un secret, c'est-à-dire un lien qui nous unit...

CAMILLE, révoltée.

Il veut se faire une arme de son crime et de la honte de ma sœur!

MAUGARS.

Non!... Mais c'est une tendresse... maternelle que vous ressentez pour Juliette, et le cœur d'une mère est capable de tant de sacrifices!...

CAMILLE.

J'ignore quelle odieuse machination m'annoncent ces paroles;

Digitized by Google

mais, ce que je comprends bien, c'est que vous mentiez tout à l'heure et que vous êtes toujours l'homme pervers d'autrefois.

MAUGARS, avec une froide énergie.

Si cela était vrai, mademoiselle, si j'étais encore l'homme que je fus jadis, il faudrait vous soumettre ; car, cet homme... quand il marchait vers un but, tous les chemins lui étaient bons, tous les moyens légitimes. Si quelqu'un lui barrait le passage, il le brisait sans pitié. Il est entré dans le monde armé de pied en cap, la main ferme, le coup d'œil infaillible, la poitrine et la conscience cuirassées, et rien ne l'arrêtait, lui devant qui tremblaient les hommes et qui ne tremblait pas devant Dieu.

CAMILLE.

Ah ! je vous comprends à présent, et j'entrevois la lutte dans laquelle vous comptez me voir succomber. Mais, sachez-le bien, alors même que vous me tiendriez écrasée, résignée à me perdre pour le salut de ma sœur...; quand vous me contraindriez à dire «oui», une voix s'élèverait contre cette soumission forcée... la voix de mon aïeul, dont la volonté est toute-puissante ici. Lui qui vous a deviné, il sentirait que je mens. Il me sauverait malgré moi-même; lui, qui vous connaît bien, il vous chasserait de sa famille.

MAUGARS.

Ah! vous croyez cela!... Eh! bien, vous allez voir... (Il sonne, un domestique entre.) Demandez à M. Jacques Fauvel s'il veut bien me faire l'honneur de me recevoir... (Le domestique sort.)

CAMILLE.

Quoi!... c'est maintenant que vous voulez?...

MAUGARS, avec douceur.

Permettez-moi de tenter cette épreuve, mademoiselle... Si j'en sors victorieux, si je puis joindre au consentement de votre père l'aveu du vénérable Jacques Fauvel, j'aurai plus de courage pour implorer le vôtre...

Il s'incline.

CAMILLE.

Faites, monsieur, faites!... mais souvenez-vous de mes paroles: celui-là, vous ne le tromperez pas, celui-là ne tremblera pas devant vous.

Elle sort.

SCÈNE IX

MAUGARS, puis JACQUES.

MAUGARS, seul.

Allons, un pas encore et Camille s'avouera vaincue; et, puisque je suis assuré du consentement de son père... il n'y a

Digitized by Google

plus à triompher que du patriarche... une volonté, robuste à ce qu'ils disent... mais dans le corps d'un centenaire...

JACQUES, entrant.

Vous avez demandé à me parler, Monsieur?

MAUGARS.

Mille pardons, monsieur; j'avais sollicité l'honneur d'être reçu chez vous.

JACQUES.

Je sortais... j'ai rencontré Louis qui m'a fait part de votre demande... et je vous écoute, monsieur, mais je suis pressé.

MAUGARS.

Monsieur Jacques Fauvel, en ce moment, comme plusieurs fois déjà, vous semblez ne m'écouter qu'à regret. (Après un silence.) Vous ne m'aimez pas, monsieur?...

JACQUES, le regardant.

Après?...

MAUGARS.

Oserais-je vous demander... respectueusement... pourquoi?

JACQUES.

Pourquoi?... Vous tenez à le savoir?...

MAUGARS.

Je vous supplie de me le dire.

JACQUES.

Eh bien, monsieur, ce n'est pas ma faute si ce que les honnêtes gens éprouvent vis-à-vis des honnêtes gens... je ne le ressens pas en face de vous ..

MAUGARS.

Continuez, donc, monsieur.

JACQUES.

Je continue. Par une singulière faculté, due peut-être à mon grand âge, et qui m'a souvent étonné moi-même, je lis dans les yeux, je vois dans les cœurs, et ce que je crois voir dans le vôtre, monsieur, me trouble, m'effraie, et je me demande quel rôle vous êtes venu jouer ici, ce que vous venez faire et à quel sentiment vous obéissez.

MAUGARS.

Eh! monsieur... j'aime, voilà tout...

JACQUES.

Vous aimez?...

MAUGARS.

J'aime mademoiselle Camille.

JACQUES.

Vous?...

MAUGARS.

Et je me croirais assuré de son consentement si j'étais assez heureux pour obtenir le vôtre.

Digitized by Google

JACQUES, se levant tout droit.

Vous donner Camille, à vous!... Jamais, monsieur!...

MAUGARS.

Mais, si j'avais déjà l'assentiment de son père.

JACQUES.

Je refuserais le mien...

MAUGARS.

Si j'obtenais l'aveu de Camille elle-même?

JACQUES.

Je refuserais encore... je refuserais toujours!...

MAUGARS, à part.

Ah! l'obstacle est plus fort que je ne croyais. (Haut.) C'est donc une haine implacable que vous ressentez pour moi?...

JACQUES.

C'est un amour immense que j'ai pour mon enfant... Et depuis que vous êtes là, depuis que vous me parlez, j'entends en moi une voix puissante qui me crie : Défie-toi de cet homme, c'est le malheur pour elle!...

MAUGARS.

Monsieur!..

JACQUES, agité.

Assez! monsieur, assez!.. Ecoutez bien ceci... Camille ne sera pas à vous tant que je vivrai...

MAUGARS, vivement.

Eh bien... (Avec calme.) j'attendrai.

JACQUES, avec force.

Vous attendrez?.. vous attendrez ma mort?.. Ma volonté me survivra, entendez-vous? Ma volonté écrite, immuable et respectée... Ah! je sais le moyen d'empêcher ce mariage. Un homme comme vous, c'est bien moins Camille que sa dot qu'il veut épouser... Et aujourd'hui, tout à l'heure, j'ajouterai un codicile à mon testament, une clause qui ne lui donnera les cinq cent mille francs qu'elle tient de moi qu'à la condition expresse qu'elle épousera un autre homme que vous....

MAUGARS, à part.

Mais s'il fait cela, tout est perdu!...

JACQUES.

Qu'en dites-vous, monsieur; l'idée est bonne, n'est-ce pas?.. et je vais à l'instant...

Il se dirige vers la porte.

MAUGARS, lui barrant le passage.

Non!..

JACQUES, relevant la tête.

Qu'est-ce à dire?....

MAUGARS.

Vous ne ferez pas cela, monsieur! vous n'accomplirez pas cette action injuste!

Digitized by Google

JACQUES.

Vous prétendez m'empêcher?...

MAUGARS.

Je vous supplie d'attendre, je vous supplie de réfléchir....

JACQUES, avec force.

Assez, assez, monsieur, ne voyez-vous pas que la colère..

MAUGARS, à part.

La colère!.. Ah! si l'obstacle pouvait se briser de lui-même..:.

JACQUES.

Allons, livrez-moi passage...

MAUGARS, à part.

Un dernier mot, monsieur; vous m'avez dit et j'ai patiemment écouté votre opinion sur mon compte... Je veux vous dire, à mon tour, le motif sérieux, la raison vraie de ce refus.

JACQUES, avec colère.

La raison vraie!.. Il ose dire que je mens.

MAUGARS.

C'est bien, comme vous l'assurez, votre tendresse pour Camille, mais une tendresse égoïste...

JACQUES.

Egoïste!....

MAUGARS, avec force.

Oui, l'avoir sans cesse auprès de vous, voilà ce que vous voulez! Ce n'est pas le bonheur de Camille, c'est le vôtre avant tout qu'il vous faut.

JACQUES.

Le mien!... Et il dit qu'il me connaît... cet homme!... Égoïste, moi, moi, moi!

Il marche à grands pas.

MAUGARS, l'observant, à part.

Bien! bien!...

JACQUES, avec colère.

Ah! vous croyez que c'est pour ne pas me séparer d'elle que je vous la refuse!... Vous vous plaignez de mon opinion rudement exprimée sur vous... Mais je ne vous ai dit que la moitié de ma pensée. Eh bien, sachez-la tout entière! Je vous refuse Camille, parce qu'à mes yeux, cette conversion que vous avez invoquée pour vous insinuer dans notre famille, est un mensonge!

MAUGARS, à part.

Très-bien!...

JACQUES, avec force.

Parce que votre courageux dévouement qui la sauvait un soir et qui devait vous ouvrir cette maison est un mensonge... (Avec plus de force encore.) Je vous refuse ma fille, enfin, parce que...

Digitized by Google

MAUGARS, l'excitant.

Achevez, achevez donc...

JACQUES, s'exaltant.

Oui, je vous la refuse... parce que je vous hais... parce qu'en ce moment même... (Le regardant en face et se calmant tout à coup.) Ah! vous êtes encore plus infâme que je ne croyais, car en ce moment, monsieur, vous cherchez à me tuer!...

MAUGARS, atterré.

Moi, je ..

JACQUES, avec une ironie calme.

Oui, Monsieur, oui, me tuer... Non pas avec une arme qui laisserait des traces et qui vous accuserait; non! un centenaire déjà tout courbé vers la tombe... Vous comptiez étouffer son dernier souffle dans un accès de colère!... Mais vos yeux vous ont trahi, et c'est avec le plus grand sang-froid, c'est avec le calme le plus complet... que je vous ordonne de quitter bientôt cette maison... Sur ce, monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous saluer!

Il passe devant lui la tête haute et sort lentement.

SCÈNE X

MAUGARS, puis RENÉ.

MAUGARS.

Démasqué! vaincu!... bafoué par ce vieillard! Et ma défaite ne lui suffit pas. Il veut me chasser de cette demeure!... Prenez-y garde, M. Jacques Fauvel! votre maison est quelque peu la mienne... je suis un peu... de votre famille, et vous ne me chasserez pas ainsi...

Au moment où il va sortir par le fond, René entre... Les jeunes gens se regardent un instant en face.

RENÉ, suivant Maugars des yeux.

Un homme qui me hait aussi profondément que je le hais moi-même! Et je serais bien surpris si, quelque jour, l'un de nous deux ne tuait pas l'autre...

SCÈNE XI

RENÉ, CAMILLE.

CAMILLE, entrant par la droite, s'arrête surprise à la vue de René et jette un petit cri.

Ah!

Digitized by Google

RENÉ, saluant.

Mademoiselle...

CAMILLE.

Vous demandez mon aïeul ?

RENÉ.

Non, mademoiselle; c'est à M. Georges Fauvel que je désire parler.

CAMILLE, étonnée.

A mon père... que vous ne voyez jamais?

RENÉ.

C'est vrai! Mais je vais le voir tout à l'heure... Je l'attends ici, et je vous prie d'assister à l'entretien qui va avoir lieu entre lui et moi...

CAMILLE.

Que voulez-vous?

RENÉ.

Je vous en supplie... je vous supplie aussi, quelles que soient les paroles que vous entendrez sortir de ma bouche, de ne pas oublier que je vous aime.

CAMILLE.

Taisez-vous!... Ne savez-vous pas la haine de nos deux familles?...

RENÉ.

Tout le monde ne me hait point ici, votre aïeul veut bien me recevoir quelquefois chez lui, où j'ai le bonheur de me rencontrer avec vous. Enfin! j'ai pour moi M. Jacques Fauvel.

CAMILLE.

Est-ce bien vrai?

RENÉ.

Tenez, hier encore nous avons longuement causé ensemble... Il m'interrogeait... il me faisait parler, on eût dit qu'il ouvrait mon cœur pour y regarder avec le sien. Tout à coup il m'embrassa en me disant : Je sais bien que tu aimes Camille, va, et je te permets de l'aimer.

CAMILLE.

Il a dit cela! — Oh! vous pouvez parler à présent, je vous écoute... et je vous crois...

RENÉ.

Mais je n'ai qu'une chose à vous dire, Camille, c'est que je vous aime!

Digitized by Google

SCÈNE XII

LES MÊMES, FAUVEL.

FAUVEL, entrant.

Laisse-nous, Camille!...

RENÉ.

Pardon, monsieur, veuillez, je vous en supplie, permettre à mademoiselle de rester...

FAUVEL.

Soit. Je vous écoute...

RENÉ, après un temps.

Monsieur, j'ai malheureusement une triste nouvelle à vous annoncer de la part de mon père...

FAUVEL.

Une triste nouvelle!... C'est en effet ce que je suis en droit d'attendre de M. d'Alby.

RENÉ.

A la suite d'un grave entretien que je viens d'avoir avec lui, mon père m'a fait part... d'un malheur... qui frappe votre maison...

FAUVEL, vivement.

Et ce malheur... quel est-il? Parlez...

RENÉ.

Monsieur, vous attendiez le retour des deux navires... l'*Alcyon* et la *Ville de Nantes?*

FAUVEL.

C'est vrai...

RENÉ.

Ces deux navires ont péri...

CAMILLE.

Ah! mon Dieu!...

FAUVEL, après un long silence.

C'est un bien grand malheur... mais qui ne m'atteint pas directement... monsieur... puisque...

RENÉ.

Puisque la cargaison qui vous appartenait était assurée?...

FAUVEL.

En effet...

RENÉ.

Hélas! monsieur, celle des compagnies qui avait assuré la majeure partie de la cargaison, épuisée par de nombreux sinistres, est désormais hors d'état de payer.

FAUVEL.

Se peut-il?... Mais, c'est la ruine.

Digitized by Google

CAMILLE.

La ruine!...

FAUVEL.

Oui, une ruine complète, absolue!...

CAMILLE, avec douleur.

Et c'est vous qui annoncez à mon père...

RENÉ, bas.

Souvenez-vous que je vous aime, Camille!...

FAUVEL.

Achevez donc, monsieur, achevez.

RENÉ.

Ainsi que vous le dites, monsieur, mon père a compris que pour vous c'est la ruine, et comme je venais de lui confier mon amour pour votre fille...

FAUVEL, avec étonnement et amertume.

Votre amour?...

RENÉ.

René, m'a dit mon père, tu aimes mademoiselle Camille, et la voilà pauvre. Eh bien!... va trouver M. Fauvel et demande lui la main de sa fille...

FAUVEL, relevant la tête.

Il a dit!...

RENÉ.

Du chef de ta mère, a-t-il dit encore, tu possèdes un million cinq cent mille francs, si M. Fauvel t'accepte pour gendre, tu seras son associé. Annonce lui ma visite, ainsi qu'à ce grand M. Jacques, de qui je veux enfin pouvoir toucher la main.

FAUVEL, pleurant.

Ah! René, votre père vaut mieux que moi; mais... pour qu'elle pût devenir votre femme... il faudrait que Camille vous aimât...

CAMILLE, vivement.

Ah! ne crains rien, père!... (Fauvel la regarde, elle baisse les yeux.) Je sauverai... sans regret l'honneur de la maison...

RENÉ, lui prenant la main.

Ma femme...

FAUVEL.

Mais il faut aussi consulter ton aïeul, qui s'est gardé le droit de te marier.

RENÉ.

J'ai son consentement, monsieur... Or, puisque vous m'acceptez, je veux, sur l'heure, être présenté à tous comme votre gendre, comme votre associé...

Digitized by Google

FAUVEL.

Oui, mais allons d'abord au devant de votre père. Venez donc.

Ils sortent par la gauche, Camille va les suivre, quand la porte du fond s'ouvre. Louis paraît.

SCÈNE XIII

CAMILLE, puis LOUIS.

CAMILLE.

Sa femme! je serai sa femme!...

LOUIS, à mi-voix.

Mademoiselle.

CAMILLE.

C'est vous, Louis; vous semblez avoir peur d'être vu, pourquoi donc?

LOUIS.

C'est que l'on m'a recommandé de remettre ce billet à mademoiselle avec les plus grandes précautions.

CAMILLE, étonnée.

Un billet?

LOUIS.

Venu du village de Courtenay.

CAMILLE.

Courtenay!... je ne connais personne... Donnez. (Elle prend la lettre et regarde l'écriture.) Ah! de Juliette!... Mais comment se trouve-t-elle dans ce village... Et ce mystère... Voyons. (Elle ouvre la lettre pendant que Louis reste au fond et fait le guet). « Camille, » ma sœur bien-aimée, il y a longtemps que je ne t'ai écrit. C'est » qu'après t'avoir avoué ma faute, je n'osais t'avouer mon irré» parable malheur. Et puis j'espérais encore. Aujourd'hui que » ce malheur est sans ressource, je t'écris, Camille, pour te » dire en même temps : je vais être mère et je vais mourir. » (Parlé.) Mourir!... Oh! non, non! je ne veux pas qu'elle meure. Je l'en empêcherai!... Louis!... vite une voiture!

LOUIS.

Il y en a une en bas, mademoiselle, dans laquelle est venue la femme qui m'a remis cette lettre.

CAMILLE, très-agitée.

Eh bien! je partirai avec cette femme. (A part.) Partir!... partir en ce moment, quand ils vont venir me chercher ici... Louis, vous direz à mon père... Non, non, ne dites rien... Leur dire où je vais, on me suivra et ce serait publier sa faute... son déshonneur!... Mais s'ils ne me trouvent plus ici, que vont-ils penser?... que vont-ils croire, *lui*! mon père et René?... Mon

Digitized by Google

Dieu! que faire?... que faire?... (Avec force.) Ah! la sauver d'abord! Je me justifierai plus tard!...

Elle sort vivement.

LOUIS.

Mademoiselle, mademoiselle. (Elle s'éloigne et monte en voiture.) Elle part! qu'est-ce que cela veut dire?

Il la regarde s'éloigner, tandis que tout le monde, excepté Jacques, rentre en scène.

SCÈNE XIV

FAUVEL, RENÉ, MAUGARS, DESLANDES, puis JACQUES, GENS et EMPLOYÉS DE LA MAISON.

FAUVEL.

Voici votre présentation faite, mon cher René!...

RICHARD, lui serrant la main.

Et je vous offre mes félicitations...

RENÉ.

Merci, mes amis, merci...

MAUGARS, à part.

Des félicitations un peu hâtives!

FAUVEL.

Louis, prévenez mademoiselle que nous l'attendons ici...

LOUIS, d'un air troublé.

Pardon, monsieur, c'est que...

FAUVEL.

Eh bien?...

LOUIS.

C'est que mademoiselle... est partie!...

TOUS, étonnés.

Partie!...

FAUVEL.

Que dites-vous?...

LOUIS.

J'ai dû transmettre à mademoiselle un billet qui m'avait été remis pour elle, par une personne descendue de voiture, devant la petite grille du jardin. Mademoiselle en lisant a été très-émue... et...

RENÉ.

Achevez!...

LOUIS.

Elle s'est élancée dehors en pleurant... et... elle est partie!...

FAUVEL.

Partie!...

Digitized by Google

RENÉ.

Mais c'est impossible!

MAUGARS, à part.

Que signifie?... Oh! je le saurai!...

FAUVEL, hors de lui.

Partie!... Et vous ne l'avez pas retenue, vous n'avez pas appelé?...

RENÉ.

Il faut courir sur ses traces.

RICHARD.

Oui! oui!...

FAUVEL.

Hâtons-nous, venez, venez!...

Jacques paraît, tout le monde s'arrête.

RICHARD.

Monsieur Jacques...

JACQUES.

Eh bien! que se passe-t-il?... Je croyais trouver ici tous les visages joyeux, et l'on dirait... (Regardant Fauvel de près.) Qu'as-tu donc? parle...

FAUVEL, au milieu d'un grand silence.

Ce que j'ai... Camille... est partie!...

Richard lui saisit la main.

JACQUES.

Partie!...

RENÉ, bas.

Silence! vous le tueriez!...

FAUVEL, vivement.

Pour revenir bientôt... Une lettre pressante lui est venue... de la sœur de sa mère, vous savez... qui demeure à Caen... Elle est malade, elle veut voir Camille... et (Avec effort.) Camille est partie.

JACQUES.

Partie! sans me dire adieu! sans m'embrasser!... Partie! Oh!... l'ingrate!... l'ingrate!... Elle est donc bien sûre de me retrouver vivant!...

Il tombe accablé sur un siége.

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME

Le salon de famille.

SCÈNE PREMIÈRE

FAUVEL, RENÉ, RICHARD, puis MARTINEAU, puis LOUIS.

FAUVEL, assis, il est accablé et comme vieilli déjà.

Et le temps va! sans que rien ralentisse sa marche! et pas de nouvelles! Voilà quinze jours déjà qu'elle est partie. Sur une lettre, sur un appel venu on ne sait d'où... elle a tout quitté!... son père, son aïeul, son fiancé, cette maison, berceau de sa vie heureuse... tout!.. Oh! Camille! Camille!.. fille ingrate!... fille coupable!...

RICHARD.

Chut!... plus bas! (Montrant la gauche.) si M. Jacques vous entendait?...

FAUVEL.

Pauvre vieillard!... il attend, lui, avec espoir, avec confiance. Pour lui, Camille est là-bas, chez cette vieille parente malade, et de temps à autre, il croit recevoir une lettre de sa chère enfant.

RICHARD.

Avec quelle impatience il les attend!

RENÉ, sortant de son abattement douloureux et se levant.

Avec quelle joie folle il tâche de les lire, ces lettres que moi-même... (A Fauvel.) Tenez... en voici une que j'ai préparée. Camille annonce que l'état de la maladie semble s'améliorer et que bientôt peut-être elle reviendra parmi nous... Ah! combien j'ai souffert en écrivant cela. (Fauvel prend la lettre.) Mais si j'ai accepté cette douloureuse tâche et je me suis résigné à ce mensonge, c'est que, malgré les plus grands indices, mon cœur ne saurait l'accuser, elle, et puis ne faut-il pas épargner à ce pauvre vieillard un désespoir qui le tuerait?

Digitized by Google

FAUVEL.

Mais pour la millième fois, où est-elle ?

RICHARD.

Quelles recherches pourrait-on faire encore ? que pourrait-on encore tenter ?

FAUVEL, découragé.

N'a-t-on pas été partout où l'on pouvait apprendre quelque chose d'elle ? Pendant que René courait à Caen... vainement, hélas!... comme chez plusieurs de mes parents, M. de Maugars se rendait à Fontainebleau. Là, maison fermée ! Il a su en se renseignant que Juliette avait été appelée par une lettre du commandant.

RICHARD.

Au devant de lui sans doute, dans quelque port de mer....

FAUVEL.

M. de Maugars a été aussi chez la nourrice de mes filles... mais vainement toujours... Enfin n'a-t-on pas tout épuisé... tout ?...

MARTINEAU, entrant.

Bonjour, messieurs. Eh bien ? (Après une pause.) Non, toujours rien de nouveau, vous me l'auriez déjà dit.

FAUVEL.

Et de votre côté, monsieur Martineau, n'avez-vous rien appris ?

MARTINEAU.

Rien que vous ne sachiez sans doute aussi bien que moi... On a dû vous dire...

RICHARD.

Quoi donc ?

MARTINEAU.

Mais... que certaines rumeurs ayant couru à propos... du voyage subit... d'une jeune fille, au moment même où elle allait se marier. Un jeune homme (Regardant encore René.) très-brave, mais trop impétueux selon moi, a pris fait et cause pour cette personne et...

FAUVEL et RICHARD.

Achevez !

RENÉ, qui s'est levé.

Parlez, que voulez-vous dire ?

RICHARD.

Expliquez-vous, monsieur Martineau.

MARTINEAU.

Eh bien... tantôt, en allant voir Titine à sa pension!... Titine que vous n'allez jamais voir, vous, Richard ! Pardonnez, messieurs, à un père dont la fille ne parle plus !... En allant voir Titine, donc .. j'ai rencontré au parloir, un vieux monsieur avec qui j'ai causé là souvent, monsieur de Lostang. Il était

Digitized by Google

fort troublé, fort triste! Ce matin même, son fils, le frère de la jeune fille qu'il venait chercher, avait eu un duel et avait été grièvement blessé!

RICHARD.

Monsieur de Lestang, dites-vous?

MARTINEAU.

Vous le connaissez bien, il demeure près d'ici.

FAUVEL.

Continuez?

MARTINEAU.

Le fils de monsieur de Lestang ne faisait, à ce qu'il affirme, que d'innocentes conjectures au sujet de ce départ, lorsque le jeune homme en question intervint avec violence et se déclara le champion de mademoiselle Fauvel, dont la réputation, disait-il, lui était aussi chère que son propre honneur.

TOUS.

Enfin?

MARTINEAU.

Enfin, la querelle s'est animée, et un duel s'en est suivi. Le combat a été terrible. Le jeune homme, dont monsieur de Lestang père ne sait pas encore le nom, a blessé son adversaire et a reçu lui-même un coup d'épée à la... (Il prend une main à René, l'examine; il lui prend l'autre main.) à la ma... Rien! Vous n'avez donc pas été blessé?

RENÉ.

Ce n'est pas de moi qu'il s'agit, monsieur Martineau; je n'ai pas eu de duel, et si je m'étais battu pour le motif que vous venez de dire, j'aurais eu soin d'arranger les choses de telle sorte, avec mon adversaire, que personne n'eût pu soupçonner la cause du duel.

RICHARD.

Et vous auriez bien agi!

MARTINEAU.

Comment, ce n'est pas vous?

FAUVEL.

Mais qui donc a généreusement pris ainsi le parti de notre famille?

RENÉ.

Quelqu'un dont les intentions me semblent à moi moins pures qu'elles ne vous le paraissent.

FAUVEL.

Quoi, parce qu'il n'a pu entendre sans en être irrité d'injurieux propos...

RENÉ.

Parce qu'il a tenu à s'ériger publiquement en défenseur d'une cause qui lui était étrangère.

Digitized by Google

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur de Maugars!.

FAUVEL.

Maugars.

RENÉ, à part.

Ce doit être lui...

SCÈNE II

LES MÊMES, MAUGARS, dont la main droite est entourée d'un ruban noir.

MAUGARS.

Eh bien, messieurs?...

FAUVEL.

Hélas, mon ami, cette fatale disparition porte ses fruits? Le scandale se produit déjà et la honte lui succédera bientôt.

MAUGARS.

Rassurez-vous, monsieur Fauvel, si, comme vous le dites, un scandale a pu se produire, personne ne sera tenté de le renouveler.

FAUVEL.

Comment?

RENÉ.

Oh! je l'avais deviné. C'est vous qui avez provoqué monsieur de Lestang?

MAUGARS.

Vous n'étiez pas là pour châtier l'insolent ; vous ne m'en voudrez pas, je l'espère, de m'être chargé de le châtier moi-même.

RENÉ, avec colère.

Monsieur!

FAUVEL, vivement.

Et vous avez été blessé?

MAUGARS.

Oh! presque rien, une maladresse de ma part, cela m'apprendra à n'avoir pas voulu tuer tout à fait mon adversaire.

MARTINEAU.

Ah bah! vous pouvez donc... comme il vous plaît?...

MAUGARS, regardant René.

Me débarrasser d'un ennemi?... Rien ne m'est plus facile, cela ne dépend absolument que de ma volonté.

MARTINEAU, à part.

Diable d'homme.

RENÉ.

Dans un duel, monsieur, il est toujours facile de stipuler

Digitized by Google

certaines conventions, surtout avec un homme d'honneur comme M. de Lestang.

MAUGARS.

Eh bien!

RENÉ.

Eh bien!... vous auriez pu faire en sorte que la cause du duel ne fût pas divulguée comme elle l'a été.

MAUGARS.

C'est peut-être, en effet, une faute que j'ai commise; et je regrette d'autant plus vivement, monsieur, que vous ne vous soyez pas trouvé là pour défendre comme je l'ai fait la réputation de mademoiselle Fauvel.

RENÉ.

Comme vous l'avez fait?... Jamais.

FAUVEL.

Eh! quand vous parviendriez pour un temps à étouffer les soupçons, à empêcher les commentaires, est-ce que la réalité ne parlera pas?... Encore quelques jours de cette funeste absence, et l'honneur est perdu sans retour.

RICHARD, montrant la porte qui s'ouvre et Jacques qui paraît.

Silence!

SCÈNE III

LES MÊMES, JACQUES (René va à lui.)

JACQUES.

Mon cher René, je... (Apercevant Maugars.) M. de Maugars! Il me semblait que monsieur avait quitté cette maison?

MAUGARS.

Je m'en étais éloigné, et si j'y suis revenu, M. Georges Fauvel vous dira, monsieur, dans quel intérêt je l'ai fait.

FAUVEL, avec douceur.

Père!

MAUGARS.

N'insistons pas, monsieur Fauvel. Je désire seulement que votre respectable aïeul sache que je suis ici parce que j'ai été assez heureux pour rendre un service à votre famille.

FAUVEL.

Un important service, père!

JACQUES.

De lui je l'aurais refusé. (Il lui tourne le dos.) J'étais venu savoir si l'on n'a pas reçu de lettres?... Voilà longtemps, il me semble, que je n'en ai eu de Camille.

Digitized by Google

MARTINEAU, à part.

Pauvre cher bonhomme!

FAUVEL, vivement.

Précisément, père, en voici une que j'allais vous porter.

MAUGARS, à part.

Comment! une lettre d'elle!

RENÉ.

Et je me disposais à vous la lire comme d'habitude.

JACQUES.

Oui, oui, à l'instant... je le veux!

FAUVEL.

Nous vous laissons, alors.

MAUGARS, à part.

« A la lui lire... » je crois comprendre.

Fauvel et Maugars, Richard et Martineau sortent.

SCÈNE IV

JACQUES, RENÉ, puis LOUIS.

JACQUES, en regardant la lettre.

Allons, allons!... ne perdons pas un instant... Lis-moi cela, mon garçon, puisque je ne puis le faire, moi! puisque mes yeux n'y voient plus assez, même doublés de lunettes! (Donnant les lettres à René.) Tiens, assieds-toi là, et lis!

RENÉ.

Allons. (Lisant.) « Père bien-aimé, je vous embrasse avec toute la tendresse de mon cœur... »

JACQUES.

Et moi donc!

RENÉ, lisant d'un air triste.

« Et je vous dis tout de suite que je me porte bien... »

JACQUES.

Eh mais!... tu lis cela : « Je me porte bien, » comme s'il y avait: Je suis très-malade.

RENÉ, continuant.

« Je demande à Dieu, mon père chéri, qu'il vous maintienne dans votre santé robuste... »

JACQUES, riant.

Oh! oh! quelle phrase, ma fille.

RENÉ, continuant.

« Ma tante Pauline va de mieux en mieux. Elle m'autorisera prochainement, sans doute, à la quitter. Nous allons donc bientôt nous revoir... »

Digitized by Google

JACQUES.

Ah!

RENÉ, lisant avec émotion.

« J'espère, dans ma prochaine lettre, pouvoir vous dire le jour où nous serons enfin réunis... »

JACQUES, qui écoutait avec ravissement.

Le jour, eh bien!... C'est encore ainsi que tu lis cela! Ça ne te fait donc rien, à toi?

RENÉ.

A moi. Oh! si fait!

JACQUES.

Elle va venir, elle nous écrit peut-être, en ce moment même, le jour précis de son retour, et on dirait à te voir que... ça te fait de la peine! Ah! ça! monsieur! vous ne l'aimez donc pas, ma Camille?

RENÉ.

Je ne l'aime pas, moi?... moi, dont elle est tout le bonheur, tout l'espoir, toute la vie!

JACQUES.

Eh bien! pourquoi pleures-tu alors? puisqu'elle dit qu'elle revient!

RENÉ, tristement.

C'est... c'est le plaisir... c'est la joie. Je suis heureux! allez!

JACQUES.

Il y paraît! Voyons, calme-toi, mon garçon. Ah! nous lui ferons payer tes larmes et les miennes... Moi... d'abord, à son retour, je ne l'embrasserai pas... Et toi, René?.. tu... Ah! toi... tu seras tout de suite à ses genoux. Je connais ces petites lâchetés-là, va... J'ai oublié bien des choses dans ma longue carrière, mais mon premier amour, je vivrais cent ans.. (Se reprenant.) Cent autres! que je ne l'oublierais pas! Mais lis donc, mille diables!... tu es là à me regarder... avec des larmes aux yeux, quand je n'ai jamais été si gai, moi... Mais lis donc!

RENÉ.

Oui, oui. (Lisant.) « Pendant ce temps si long, je vous vois, père, avec les yeux de mon cœur... » (Cessant involontairement de lire et se laissant aller tout haut à ses pensées, pendant que Jacques écoute toujours.) Ah! c'est moi qui la vois, elle!... Oui, je te vois, Camille! toujours belle de ta beauté si pure et si douce! et je ne peux pas croire que je ne t'entendrai plus.

JACQUES.

Qu'est-ce qu'il dit?

On entend une cloche extérieure et le bruit d'un marteau de porte cochère.

RENÉ, tressaillant.

Ah! mon cœur a bondi... Si c'était elle! (S'élançant.) Je veux voir...

Digitized by Google

JACQUES.

René!

RENÉ, s'arrêtant.

Pardon, l'impatience me rend fou!

LOUIS, entrant.

M. le commandant Duprat!

RENÉ, abattu.

Ah!

JACQUES.

Le commandant, qu'il entre!

SCÈNE V

LES MÊMES, DUPRAT.

DUPRAT, s'inclinant.

Monsieur Jacques...

JACQUES.

Soyez le bienvenu, mon enfant.

DUPRAT.

Père, M. Fauvel est absent, m'a-t-on dit.

JACQUES.

Tant mieux! je suis donc le premier à vous voir. (Duprat s'assied.) Et Juliette?

DUPRAT.

Juliette est en bonne santé... Elle me l'a écrit, et comme, en débarquant, je voulais vous embrasser tous en même temps, j'ai donné rendez-vous à ma femme ici même. Elle arrivera sans doute aujourd'hui. Eh bien, comment va-t-on?

JACQUES.

Bien, on va bien. Il y a du nouveau.

DUPRAT.

Ah!

JACQUES.

Oui, oui, oui! Nous avons fiancé Camille.

DUPRAT.

Vraiment! vous avez trouvé un homme digne de Camille? Diable! c'est beau, cela. Et cet homme?

JACQUES.

Le voilà! M. René d'Alby.

DUPRAT.

Mes compliments, monsieur; d'abord pour avoir mérité Camille, ensuite pour l'avoir obtenue. (Lui donnant la main.) Nous deviendrons frères.

Digitized by Google

RENÉ, souffrant.

Monsieur...

DUPRAT, continuant.

Vous serez heureux.

JACQUES.

Mais vous-même, il me semble...

DUPRAT.

Ah! c'est vrai; j'ai rencontré le plus grand et le plus sûr des bonheurs humains... et c'est pour cela que je souffre d'avoir à l'interrompre souvent.

JACQUES.

C'est-à-dire?

DUPRAT.

L'amour d'un marin, c'est un amour à part, fait d'ivresses extrêmes et d'angoisses amères. Ah le retour! vous jugez de ce qu'il contient de joie par celle qui me déborde déjà; mais le départ, les traversées, les mortelles heures entre le ciel et l'eau, où l'on se dit : Que devient-elle en ce moment?...

JACQUES.

Vous pouvez renoncer à cette vie-là, demander votre congé.

DUPRAT.

Et l'honneur? Pour la femme bien-aimée, on préfère aller souffrir au loin et augmenter ce trésor-là.

JACQUES.

Dans les plaisirs du retour, n'y a-t-il pas aussi celui de retrouver la famille?

DUPRAT.

Oh! certes! A propos de famille, étant au Havre, j'ai eu l'idée de revenir par Caen pour voir la tante Pauline.

RENÉ.

Grand Dieu!

DUPRAT.

C'était presque mon chemin, d'ailleurs.

RENÉ, effrayé, à part, essayant de l'arrêter.

Si je pouvais l'avertir. Commandant!

DUPRAT.

Quoi donc? (Reprenant.) Ah! elle vous en fait, des compliments!

JACQUES.

Elle allait mieux?

DUPRAT.

Elle ne bouge plus, vous savez! mais elle ira comme ça jusqu'à!... Enfin!... père, elle dit qu'elle veut vous rattraper.

JACQUES.

Elle n'a qu'à se passer de médecins. Je suis sûr que ce sont eux qui l'ont rendue malade. Et Camille?

DUPRAT, étonné.

Camille?

Digitized by Google

RENÉ, vivement, balbutiant un peu.

Monsieur Jacques, excusez-moi!... mais je... j'ai peur que le commandant, qui descend du chemin de fer, n'ait pas dîné, et... Venez avec moi, monsieur.

DUPRAT.

Je me suis réconforté à Mantes.

JACQUES, encore très-calme.

Et Camille?

RENÉ, à part.

Tout est perdu!

DUPRAT, indécis.

Camille?... je vais la voir, je pense.

JACQUES, vivement.

Mais... vous l'avez vue.

DUPRAT.

Mais où donc?

JACQUES.

Chez la tante Pauline!

DUPRAT.

Camille?

JACQUES.

Eh oui, Camille qui est allée la soigner, qui l'a aidée à se rétablir, parbleu...

RENÉ, faisant en vain des signes à Duprat pour qu'il se taise.

Peut-être était-elle déjà repartie, peut-être est-elle en route.

DUPRAT.

Ça, mais je ne comprends pas. Camille a donc été à Caen? Mais non, que diable! puisque la tante se plaignait de n'avoir rien reçu d'elle depuis longtemps.

JACQUES, écartant René, et d'une voix qui tremble.

Elle n'avait donc pas vu Camille?

DUPRAT, embarrassé par les gestes de René.

Non!

JACQUES, de même.

Elle n'a pas été très-malade?

DUPRAT, même jeu.

Mais non!

JACQUES.

On m'a donc menti! (Ramassant la lettre que René a laissé tomber.) De qui, cette lettre? (S'animant toujours.) On m'a menti. Tout le monde m'a trompé! (A René qui baisse les yeux.) Vous aussi, vous!... (Criant.) Où est-elle, je veux la voir à l'instant, où est-elle? Il me la faut! je la veux... (Avec feu.) Camille! Camille!

Digitized by Google

SCÈNE VI

LES MÊMES, FAUVEL, RICHARD, MAUGARS.

FAUVEL.

Qu'y a-t-il?

JACQUES, à Fauvel.

Vous voilà, vous! où est Camille? Pourquoi n'est-elle plus dans la maison? Pourquoi m'avez-vous trompé? pourquoi?... Ah! je le sais, je le devine... mon enfant... ma fille!... Camille est morte.

TOUS.

Morte!

RENÉ.

Non! non!

FAUVEL.

Non, père, non, je vous jure.

JACQUES.

Non?... eh bien!... eh bien!... Amenez-la moi, alors. Dites-moi du moins où elle est, parlez... parlez donc... Rien!... rien!... Mais vous ne comprenez donc pas que c'est elle seule que j'aime; oui, elle, entendez-vous? elle seule qui m'attache encore à la vie... et si je ne la revois ici... tout à l'heure, à l'instant, mon âme ira la chercher où elle est! Ouf, si je ne la revois pas, je vais mour... (Jetant un grand cri à la vue de Camille qui paraît à la porte du fond.) Ah!

SCÈNE VII

LES MÊMES, CAMILLE, pâle et chancelante, elle se tient à la porte.

JACQUES, les bras tendus vers elle.

Elle!

TOUS.

Camille!

JACQUES, parlant à peine.

Oui... elle... elle... Camille... ma f..... (L'embrassant plusieurs fois en la tenant dans ses bras.) Ah! ma fille! ma fille! ma chère fille! (D'une voix brève.) Tu ne sais pas, je te croyais morte!

CAMILLE, étonnée.

Morte!

JACQUES.

Oui, oui, je croyais... Ah! mais te voilà, je te tiens, je t'em-

Digitized by Google

brasse... (Chancelant.) Je... (Tout le monde s'élance vers lui.) Oh! n'ayez pas peur, le bonheur ne me tuera pas... Ah! c'est bien heureux que tu sois revenue. (Riant et pleurant à la fois.) J'allais partir, moi! j'allais te rejoindre là-haut!

CAMILLE.

Mon père!

JACQUES.

Oui, oui, encore un instant, et tu ne m'aurais plus trouvé. Ah! oui... c'est bien heureux! Songe donc, je serais mort sans t'avoir revue!... Mais où étais-tu donc? pourquoi m'avait-on trompé? (A Fauvel et aux autres.) Allons, vous pouvez parler, vous pouvez tout me dire à présent.

FAUVEL, tremblant.

Eh bien... elle était.

MAUGARS, vivement.

Elle était mourante, monsieur!

JACQUES.

Mourante!

RICHARD, vivement.

Oui, depuis quinze jours, un mal subit.

JACQUES, à Camille.

Est-ce vrai, cela?

CAMILLE.

Ah! il est vrai... que j'ai cruellement souffert :

JACQUES.

Ah! ma pauvre chère enfant! (A René.) Voilà donc pourquoi tu pleurais, quand nous parlions d'elle?

RENÉ.

Oui, oui, c'est pour cela!

CAMILLE.

Ce n'est rien, père! la joie de vous revoir.

JACQUES.

La joie!... Oui, je le comprends, car moi aussi je me sens bien faible... et... (Souriant en même temps qu'il chancelle.) Et j'ai bien peur d'avoir été trop heureux.

FAUVEL, le contenant.

Père!

TOUS.

Qu'avez-vous?

JACQUES.

Ce n'est rien... ce n'est rien... un peu de faiblesse.

RICHARD.

Vous avez besoin de calme, de repos, monsieur Jacques.

FAUVEL.

Allons, il faut rentrer chez vous, père...

Digitized by Google

JACQUES.

A présent, tout de suite! quand je l'aurai embrassée.

Il prend la tête de Camille et la baise au front.

FAUVEL, bas à Camille.

Faites qu'il s'éloigne.

CAMILLE.

Allons, père, allons!

JACQUES.

Tu le veux aussi?

CAMILLE.

Oui, oui, je vous en prie.

JACQUES, à Camille.

Je rentre alors, je ferai tout ce que tu voudras, j'ai le cœur si joyeux! (Il fait quelques pas soutenu par Richard et Camille, qui s'arrête et se tourne vers les autres.) Ah! j'ai dit tout à l'heure que je n'aimais qu'elle seule, mais il ne faut pas m'en vouloir, mes amis. Vous savez, l'enfant que l'on croit perdu... c'est toujours celui que l'on croit aimer le mieux... Mais, je vous aime bien tous, allez... je vous aime tous!

Il leur fait un dernier signe d'adieu, et sort toujours soutenu par Richard et Camille, qui se retourne vivement au moment où son père lui touche le bras.

FAUVEL, la touchant au bras.

Restez!...

SCÈNE VIII

FAUVEL, CAMILLE, RENÉ, MAUGARS, DUPRAT, puis RICHARD.

FAUVEL.

Devant lui, que la vérité pouvait tuer, j'ai été forcé de me taire; maintenant qu'il n'est plus là, parlez!...

RENÉ, à part.

Que va-t-elle répondre!

DUPRAT, bas.

Qu'est-il donc arrivé pendant mon absence?

MAUGARS.

Monsieur Fauvel, il convient, je crois, que nous nous retirions.

Il va pour s'éloigner, René et Duprat s'inclinent.

FAUVEL, se mettant devant eux.

Non pas! il faut que vous assistiez à ceci, messieurs.

Digitized by Google

CAMILLE.

Mon père ! j'espérais n'avoir à répondre qu'à vous, que devant vous seul !

FAUVEL.

C'est en présence de ceux qui ont souffert avec moi de votre départ, que vous devez tout dire à votre retour. (Se tournant vers René.) Elle allait être votre femme, monsieur d'Alby ; (à Duprat) vous, commandant, qui arrivez au milieu de ce mystère, vous devez vouloir que je l'éclaircisse, car il est menaçant pour notre honneur commun, dont je dois compte! Demeurez-donc, messieurs, je l'exige.

CAMILLE, à elle-même, après un moment d'accablement.

Juliette ! je tiendrai mon serment jusqu'à la fin !

FAUVEL, après un temps, avec un grand calme apparent.

D'où venez-vous, Camille?

CAMILLE.

Je ne peux pas vous le dire, mon père.

FAUVEL, avec énergie.

Vous ne pouvez pas me le dire ?

CAMILLE.

Non, mon père, non.

FAUVEL.

Mais comprenez donc combien votre refus de répondre doit inspirer d'angoisses... Tout ce qui est honorable peut s'avouer. Encore une fois, depuis que vous nous avez quittés, qu'êtes-vous devenue ? Encore une fois, qu'avez-vous fait depuis ce temps ?

CAMILLE.

Rien de coupable, mon père.

FAUVEL.

Songez, en me répondant, que le Dieu de votre foi, de votre enfance vous entend comme nous.

CAMILLE.

Je compte sur lui. Il soutiendra mon courage.

FAUVEL.

Parlez-donc, alors. Où étiez-vous et qu'avez-vous fait?

CAMILLE.

Demandez-moi, mon père, si je rentre dans votre maison sans trouble et sans remords, si je reparais devant vous la conscience calme et pure, et je vous répondrai : oui. Mais où s'est écoulé le temps de mon absence, n'essayez pas de me le faire avouer, mon père, je ne le dirai jamais.

FAUVEL.

Jamais ! Et vous pensez que tous ceux de votre famille recommenceront avec vous la vie heureuse et confiante d'autrefois, vous croyez qu'ils pourront oublier cette mystérieuse absence et le déshonneur qu'elle renferme?

Digitized by Google

CAMILLE.

Mon père!

FAUVEL.

Oui, le déshonneur; il vous accablait à ce point que, pendant quinze jours, le courage vous a manqué pour nous écrire ces seuls mots : « Ne pleurez pas;... j'existe. »

CAMILLE, vivement.

Je vous ai écrit... je vous ai écrit, mon père. Et s'il m'était impossible d'expliquer la cause de mon absence, je vous disais du moins que rien ne me menaçait, et que je vous aimais toujours, vous, le Père, et...

Elle tourne les yeux vers René.

FAUVEL.

Non... non... C'est faux... on n'a rien reçu.

CAMILLE.

Que sont devenues mes lettres?

FAUVEL, avec énergie.

Oui, que sont-elles devenues?... qui pourrait nous le dire?...

MAUGARS, à part.

Moi, si je le voulais bien.

FAUVEL.

Allons, c'est assez! Refuser de vous justifier, c'est avouer que vous êtes coupable.

CAMILLE.

Écoutez-moi, mon père... J'ai la conscience d'avoir toujours été une fille honnête et courageuse. J'avais treize ans quand ma mère est morte, elle me connaissait bien, elle m'estimait puisqu'à la dernière heure elle vous a recommandé à moi, vous, et aussi le Père, qui repose, là, paisible, après m'avoir embrassée, lui! Elle m'a confié Juliette, elle l'a nommée ma fille! en me faisant jurer de vivre pour elle, et au besoin de mourir; car Juliette était faible... et vous l'adoriez. Je crois avoir bien rempli les devoirs qu'elle m'imposait... Je suis arrivée à mon âge sans vous donner un chagrin, une crainte, un ennui, mon père; et à qui donc ai-je fait la plus petite peine du monde? Aujourd'hui, sans vanité, allez, je vous demande ma récompense. Un événement inexplicable m'a emportée... pendant un temps, loin d'ici. Eh bien! ne me demandez pas quel événement, ne me soupçonnez pas, ne m'interrogez pas, laissez-moi veiller encore à tout et sur tous comme autrefois! et je serai récompensée, et vous serez béni!

FAUVEL, ému.

Camille! (Se calmant tout à coup.) Non, je ne peux pas, je ne peux pas... Tu me dis... souvenez-vous du passé!... Eh bien! je me souviens, Camille, je me souviens de ces paroles prononcées par toi : « Comment dois-tu me juger, ma mère? » T'ai-je entendue me dire cela?... Réponds...

Digitized by Google

CAMILLE.

C'est vrai.

FAUVEL.

Si tu t'obstines à ne pas vouloir révéler ce que tu es devenue pendant cette longue absence... me diras-tu du moins le sens de cette accusation portée par toi contre toi-même?

CAMILLE.

C'est impossible!

FAUVEL.

Impossible, vous l'entendez!

DUPRAT.

Parlez, Camille; justifiez-vous!... Je vous en prie, je vous en supplie au nom de ceux que vous aimez et qui vous aiment, au nom de Juliette, pour qui vous êtes une mère... Parlez, ne résistez pas à ma prière.

CAMILLE, regardant fixement.

Que je ne résiste pas à vos prières, à vous! (A part.) A lui!!!

FAUVEL.

Parlez donc?

CAMILLE, en le regardant fixement.

Je ne peux pas; je suis innocente, voilà tout.

FAUVEL, avec force.

Assez! plus d'instances de notre part, plus de protestations mensongères de la vôtre... Je ne vous demande plus rien... mais je ne vous connais plus!

CAMILLE, les mains jointes.

Mon père! mon père!

FAUVEL.

Ne me donnez plus ce nom, vous n'êtes plus de ma famille!

CAMILLE, à genoux.

Grâce!

FAUVEL.

Je ne suis plus rien pour vous qui nous déshonorez, je vous renie, je vous chasse!

CAMILLE, jetant un cri.

Ah!...

Duprat et Richard s'élancent vers Fauvel.

RENÉ, intervenant et avec force.

Relevez-vous, relevez-vous, Camille!... Monsieur, le jour où votre fille a quitté cette maison, nous étions fiancés l'un à l'autre; elle n'a pas repris sa parole, et je lui garde la mienne! Camille est ma femme, elle ne doit compte de sa vie qu'à son mari, et je lui permets de se taire.

MAUGARS, s'oubliant.

Quoi? vous prétendez...

RENÉ, avec fierté.

Que vous importe, à vous!

Digitized by Google

CAMILLE.

René, je suis fière de vous... René, je suis digne de vous...

RICHARD, à part.

A la bonne heure... voilà un homme.

FAUVEL, à René.

Mais, monsieur...

RENÉ.

Monsieur, vous avez agi selon votre conscience. Je fais mon devoir suivant la mienne. Votre implacable colère n'a voulu croire ni aux serments ni aux larmes de votre fille. Je crois en ma femme, moi ! Cette confiance qu'elle implorait comme la récompense de ses jeunes années si innocentes, si laborieuses, si dévouées, je l'éprouve, moi ; et je reprends votre dette. Camille parlera quand rien ne la forcera plus au silence, quand elle estimera qu'il est juste et bien de le faire. Jusque-là j'attendrai.

DUPRAT.

C'est fort bien à vous, mais...

RENÉ, avec force.

Vous feriez comme moi, commandant, car je suis dans mon droit, et je fais mon devoir.

MAUGARS, à part et avec rage.

Sa femme ! non ! non ! à moi quand même !

RENÉ, reprenant, haut.

Annoncez donc notre mariage à vos amis, monsieur ; j'en préviendrai les miens. Monsieur Duprat, nous sommes beaux-frères... Maître Richard, je compte sur vous.

RICHARD.

Oui, j'y serai... et de grand cœur, allez !

RENÉ.

Et vous, monsieur de Maugars? (Avec ironie.) Vous êtes, dit-on, un loyal ami de la famille ; vous nous ferez, je l'espère, l'honneur d'assister à la cérémonie?

MAUGARS, avec menace.

Je vous remercie profondément, monsieur ; je n'y manquerai pas.

CAMILLE, à part, en regardant René.

Ah! le père avait bien choisi !

Digitized by Google

ACTE QUATRIÈME

Une serre-jardin d'hiver. — Salon.

SCÈNE PREMIÈRE

RICHARD, assis, un livre à la main, MARTINEAU, entrant par le fond.

MARTINEAU.

Vous êtes seul, docteur?

RICHARD.

Seul... étudiant mon code.

MARTINEAU.

Votre code?

RICHARD.

Oui; M. Jacques, à propos du contrat de mariage de mademoiselle Camille, lequel sera signé aujourd'hui, ne cesse pas de me consulter sur de graves questions de droit.

MARTINEAU.

Est-ce que vous ne vous embrouillez pas souvent dans vos deux rôles de médecin et d'avocat?

RICHARD.

Mais non! ces deux professions ont d'ailleurs entre elles de nombreuses analogies: médecin et avocat s'appellent docteur l'un et l'autre. Ils donnent l'un et l'autre des consultations. Le grand art du médecin est de prolonger ses malades le plus longtemps possible, et bien des avocats cherchent le plus qu'ils peuvent à prolonger les procès. Que le malade expire et que le procès soit perdu, l'avocat en accuse la nature des lois et le médecin s'en prend aux lois de la nature.

MARTINEAU.

Et ils ne sont pas plus responsable l'un que l'autre... Mais, dites-moi, que se passe-t-il ici?

RICHARD.

On s'occupe des préparatifs de la noce. M. Jacques, qui ne sait rien de ce qui a eu lieu, aurait voulu une fête brillante pour célébrer le mariage de la plus adorée de ses petites filles... M. Fauvel a refusé d'y consentir.

Digitized by Google

MARTINEAU.

Je le comprends, mais je le regrette, ah ! oui.

RICHARD.

Est-ce le regret du bal qui vous fait soupirer ainsi ?

MARTINEAU.

Non, la danse n'est pas ce que... c'est le repas ! Quel beau repas on aurait donné dans cette maison où l'on mange si bien!

RICHARD.

Vous devez vous réjouir qu'il n'ait pas lieu, puisque vous détestez votre affeux péché de gourmandise ?

MARTINEAU, confidentiellement.

Les temps sont bien changés. Je ne le déteste plus, mon ami, ce bon petit péché; je le trouve charmant, au contraire. Je ne le combats plus, je m'abandonne à lui. Je suis coupable avec bonheur ! criminel avec délices!

RICHARD.

En vérité !

MARTINEAU.

C'est si bon, ce qui est bon ! Hum ! Mais n'y pensons plus ! Dites-moi comment, depuis le retour de Mlle Camille, la famille a pris les choses ?

RICHARD.

Depuis son énergique et chevaleresque détermination, René se montre confiant et grave, M. Fauvel et le commandant sont graves... et tristes.

MARTINEAU.

Et Mme Duprat?

RICHARD.

Je ne l'ai point encore vue, elle était souffrante quand elle a reçu la lettre de son mari, qui lui donnait rendez-vous ici. Les événements que vous savez ont empêché M. Duprat de courir auprès de sa femme, mais elle arrive aujourd'hui même.

MARTINEAU.

Et le sieur... de Maugars?...

RICHARD.

M. Max de Maugars tranche sur l'air sérieux de tout le monde, en affectant une gaîté bruyante... et quelque peu déplacée.

MARTINEAU.

Ah ! celui-là m'agace terriblement les nerfs ! En voilà un que je n'inviterai pas au mariage d'Ernestine.

Il regarde Richard en dessous.

RICHARD, vivement.

Hein ? quoi ? vous dites ? au mariage de...

Digitized by Google

MARTINEAU, froidement.

Au mariage de ma fille.

RICHARD.

Vous... voulez la marier?

MARTINEAU.

Dame! je n'ai pas l'intention d'en faire la modiste de sainte Catherine.

RICHARD, ému.

Et... vous comptez la marier... bientôt?

MARTINEAU, avec un calme affecté.

Mais oui, bientôt.

RICHARD, très-vivement.

Quand cela? avec qui? parlez! parlez-donc.

MARTINEAU.

Mais le plus tôt possible, avec un brave garçon dont elle est aimée, et je n'attends plus pour ça qu'une seule chose...

RICHARD.

Laquelle? Voyons, laquelle?

MARTINEAU.

Eh bien!...

RICHARD.

Eh bien?

MARTINEAU, avec force.

Eh bien!... que tu me la demandes, animal!

RICHARD.

Moi!

MARTINEAU.

Mais oui, sois donc sincère. (Lui prenant les deux mains et d'une voix émue.) Voyons, ose donc me dire que tu n'adores pas mon enfant!

RICHARD, tristement.

C'est vrai, je l'aime!

MARTINEAU, avec force.

Tu l'adores, te dis-je.

RICHARD.

Eh bien! oui, je l'adore.

MARTINEAU.

Allons donc! Tu en conviens!... Ecoute, je me suis toujours dit: je ne peux pourtant pas la lui jeter à la tête... Eh bien, tant pis... Vlan! je te la jette... Quand me demanderas-tu sa main?

RICHARD, après un temps.

Jamais!

MARTINEAU, atterré.

Jamais! et pourquoi? pourquoi? A votre tour, monsieur, parlez donc, qui vous en empêche?...

Digitized by Google

RICHARD, avec chagrin.

Il y a entre elle et moi un obstacle insurmontable.

MARTINEAU.

Un obstacle?... insurmontable?

RICHARD.

La fortune.

MARTINEAU.

La... (A part.) Ah! mon Dieu! est-ce qu'il serait ambitieux?

RICHARD.

Votre intention, monsieur Martineau, est de donner en dot à votre fille?

MARTINEAU.

Tout ce que je possède!

RICHARD, avec tristesse.

Tout?

MARTINEAU.

Oui tout! sans en conserver un centime! Et je travaillerai encore pour elle, pour son mari s'il le faut, et pour mes petits enfants. J'amasserai sou pour sou, et je finirai par leur faire une bonne petite aisance, allez?

RICHARD.

Une bonne petite aisance! (A part.) Douze cent mille francs! Il appelle ça une bonne petite aisance! (Haut avec fierté.) Père Martineau... je ne possède rien, moi, et vous devez comprendre que je ne veuille pas... que je ne puisse pas épouser votre fille!

MARTINEAU, à part.

Ah! je l'avais deviné! C'est un ambitieux!... Hélas! mon Ernestine! pourquoi sommes-nous si pauvres?

RICHARD, à part.

Ah! ma chère Ernestine! Pourquoi êtes-vous si riche?

SCÈNE II

LES MÊMES, MAUGARS.

MAUGARS.

Ah! voilà déja deux invités... car vous venez sans doute pour la noce, monsieur Martineau?

MARTINEAU, montrant sa cravate blanche et son petit habit noir, étriqué et râpé.

Mais, il me semble que ma tenue l'indique assez, monsieur de Maugars!

MAUGARS.

En effet, la cravate blanche! et un habit d'une élégance! Il vous va à merveille, et vous m'obligeriez fort, cher monsieur, si vous me donniez l'adresse de votre tailleur.

Digitized by Google

MARTINEAU.

Mon tailleur? Est-ce que vous auriez l'intention d'aller le trouver, monsieur?

MAUGARS, riant.

Mais oui, sur mon honneur!

MARTINEAU, bas.

Si j'en étais bien sûr, comme je te la donnerais, son adresse! (Haut.) il y a quinze ans qu'il est mort!

MAUGARS, riant.

Diable! je remets, en ce cas, ma commande à plus tard; car... il faudra bien, hélas! finir par aller... là où il est.

MARTINEAU, avec une bonhomie affectée.

Vous? où il est... Peut-être.

MAUGARS, étonné.

Comment?

MARTINEAU, d'une voix grave, montrant le ciel.

C'était un brave et honnête homme, monsieur. (A part.) La voilà, son adresse!

MAUGARS, avec ironie.

Ah! vous êtes très-méchant, cher monsieur Martineau.

RICHARD.

Permettez-moi de vous faire observer, monsieur, que c'est vous qui, le premier...

MAUGARS.

C'est juste... j'ai eu tort. On ne se querelle pas d'ailleurs au moment d'une noce!

RICHARD.

Vous comptez y assister?

MAUGARS.

En êtes-vous surpris?

RICHARD.

Beaucoup.

MAUGARS.

Et pourquoi?

RICHARD.

Votre amour pour mademoiselle Camille Fauvel n'est plus un secret pour personne.

MAUGARS, insolemment.

Eh bien?

MARTINEAU, gaiement.

Eh bien!... ce n'est pas vous qu'elle épouse, ce me semble.

MAUGARS.

Bah! qui sait?

MARTINEAU.

Vous dites?

MAUGARS, avec impertinence.

Je dis qu'il vous semble peut-être mal, mon cher monsieur,

Digitized by Google

MARTINEAU, à part.

Hum!... il m'agace de plus en plus avec son cher monsieur.

RICHARD.

Est-ce que, sérieusement, vous espérez encore?

MAUGARS.

Toujours.

RICHARD.

Mais c'est dans quelques heures qu'on signe le contrat.

MAUGARS.

Un obstacle de plus! je les adore, les obstacles; j'ai une devise, moi, « quand même! » Je suis de ceux qui feraient mettre des cornes aux taureaux, s'ils n'en avaient pas, afin de les attaquer par là.

MARTINEAU, avec doute.

Oh! oh! oh!

MAUGARS.

Qui peut dire qu'avant que rien... d'éternel soit accompli, mademoiselle Fauvel ne sera pas à moi? Tout est possible.

MARTINEAU.

Oh! tout! excepté...

MAUGARS.

Sans exception, papa Martineau.

MARTINEAU.

Je ne suis pas « votre papa Martineau, » monsieur.

MAUGARS.

Tant pis pour vous, monsieur.

MARTINEAU.

Ce n'est pas mon avis, monsieur.

MAUGARS.

C'est pourtant le mien, monsieur.

MARTINEAU.

Ah! si j'avais vingt ans de moins!

MAUGARS.

Et un peu de courage de plus.

MARTINEAU.

Et un peu de courage de p... Qu'est-ce que je dis donc? Non! rien que vingt ans de moins, monsieur.

LOUIS.

M. Jacques attend M. Richard.

RICHARD, remontant vers le fond.

Allons, venez, Martineau.

MARTINEAU, remontant.

Je vous suis! (Redescendant.) Eh bien : non, non! pas même vingt ans de moins, rien que dix, monsieur, rien que dix, et on verrait!... on verrait... rien que cinq ans même!

Il sort avec Richard.

Digitized by Google

MAUGARS, les suivant des yeux.

Louis! (Se retournant vers Louis et regardant autour de lui.) Tu as bien exactement transmis mes ordres?

LOUIS.

Très-exactement... Monsieur me paie trop bien pour que je ne lui sois pas tout dévoué.

MAUGARS.

Tu as dit à la nourrice?...

LOUIS.

Tout ce qu'elle avait à faire, et comme je suis de la maison, c'est à mademoiselle Camille qu'elle croit obéir.

MAUGARS.

Elle sera exacte?

LOUIS.

La femme qu'elle envoie est déjà chez moi.

MAUGARS, consultant sa montre.

C'est bien, qu'elle attende encore une heure. (Voyant paraître Camille.) Va-t-en!

Louis s'éloigne.

SCÈNE III

MAUGARS, CAMILLE, qui entre par le côté droit.

CAMILLE.

Vous!

MAUGARS, saluant.

Mademoiselle...

CAMILLE.

Vous êtes venu!!!

MAUGARS.

Quelqu'un s'en étonnait déjà tout à l'heure.

CAMILLE.

Mais M. Duprat attend sa femme, dans un instant elle sera ici!

MAUGARS.

Je le savais.

CAMILLE.

Vous le saviez! vous saviez que, pour la première fois depuis cet irréparable malheur dont vous êtes coupable, Juliette allait se retrouver en face de son père, de son aïeul, en face de son mari? Vous le saviez! Et vous n'avez pas voulu lui épargner la honte, le supplice de votre vue.

MAUGARS.

Je ne le pouvais pas.

Digitized by Google

CAMILLE.

Mais quelle pensée, quel sentiment vous amène donc ici?

MAUGARS.

Le plus irrésistible de tous; l'espoir!

CAMILLE, avec mépris.

De quel espoir parlez-vous?

MAUGARS.

Avez-vous si vite oublié mes paroles? Si vous ne consentez pas à m'appartenir, je saurai vous y contraindre; si vous ne vous donnez pas, je saurai vous prendre.

CAMILLE.

Moi! Souvenez-vous que dans cette lutte suprême dont vous me menacez, j'ai autour de moi des hommes pour me défendre.

MAUGARS, avec calme.

J'y ai songé et je m'en suis médiocrement ému.

CAMILLE.

J'ai près de moi René pour me venger.

MAUGARS.

René! Vous comptez beaucoup sur son amour?

CAMILLE.

Si j'y compte!

MAUGARS.

L'acte qu'il veut accomplir aujourd'hui prouve son trop de jeunesse... sa confiance est... superbe et son amour sublime! Mais rien de tout cela n'est durable! Qu'un événement arrive, imprévu ou préparé par moi, et il arrivera!... vous verrez s'altérer son immuable confiance et vous verrez s'éteindre son éternel amour.

CAMILLE, troublée.

Et quel événement... peut encore me menacer?

MAUGARS.

Attendez; il parlera de lui-même!... bientôt... aujourd'hui! et quand il éclatera...

CAMILLE, cherchant à se raffermir.

Oh! s'il éclate!

MAUGARS, d'une voix sombre.

Il est au-dessus de nous... il gronde comme l'orage et malgré votre fermeté apparente, vous êtes troublée à l'avance, vous le sentez déjà sur votre tête. Quand il éclatera, vous dis-je, je serai là, Camille. (Avec énergie.) Et c'est alors en moi que sera votre dernier refuge.

CAMILLE, très-agitée.

Assez, je ne veux plus vous entendre.

Digitized by Google

SCÈNE IV

LES MÊMES, JULIETTE, qui apparaît au fond sur ces dernières paroles.

CAMILLE.

Juliette !

JULIETTE.

Chère sœur ! (Pâle et l'œil étincelant de fièvre, elle se tient droite, au fond, étendant la main vers la porte, regardant Maugars en face. Celui-ci, après un moment d'hésitation, fait un pas vers la porte et s'arrête. Juliette, le bras toujours étendu, l'œil toujours fixe, marche lentement vers lui. Maugars recule en courbant peu à peu la tête, puis disparaît tout à fait. A peine est-il sorti, que Juliette, sentant faiblir son courage et ses forces l'abandonner, tombe affaissée sur un siége et sanglote, la tête dans ses mains... — Pleurant.) Bien malheureuse, va, Camille ! Ce n'était pas assez de mes remords, de mes douleurs, il me fallait encore le supplice de me trouver en face de cet homme !

CAMILLE.

Juliette, calme-toi !

JULIETTE.

Me calmer ! Si tu savais à quelles déchirantes émotions je suis en proie, depuis que j'ai remis le pied dans cette demeure. Hélas ! de quel front vais-je les recevoir tous ? Où trouverai-je le courage de répondre à leurs paroles d'affection ? Comment aurai-je la force de supporter leurs tendres caresses ? Ah ! il m'aimait tant, lui ! que j'ai si lâchement trahi. Tiens, vois-tu, s'il me prend dans ses bras, si cette homme, qui est la loyauté, qui est l'honneur, effleure mon front de ses lèvres... Ah ! je crois que je deviendrai folle, ma tête se perdra, j'avouerai tout.

CAMILLE, à voix basse.

Tais-toi ! tais-toi ! Tu me fais trembler.

JULIETTE.

Oui, trembler toujours, dévorer ma honte... voilà quelle doit être ma vie désormais ! Oh ! non, j'aime mieux mourir.

CAMILLE.

Mourir ! Juliette, souviens-toi du jour où, quittant la maison, j'accourus à ton lit de douleur ; ce jour-là aussi tu appelais la mort, et, cédant à mes prières, tu as pris, devant Dieu, un engagement solennel. — Aussi longtemps, as-tu dit, que ma faute ne sera pas connue, je jure sur cet enfant qui vient de naître, de ne pas attenter à ma vie. » Or, aucune honte n'a rejailli sur toi, aucun soupçon n'est venu t'atteindre, tu n'as pas le droit de mourir !

Digitized by Google

JULIETTE.

Soit, je t'obéirai... Je vivrai pour souffrir, pour expier; mais toi-même, quelle sera ta vie? Quels injustes soupçons doivent peser sur toi, puisque, par dévouement, tu as refusé de dévoiler le secret de ta mystérieuse absence?

CAMILLE.

Qu'importe! René ne me soupçonne pas, lui! Pour m'absoudre, il n'a pas besoin de preuves. Il n'a écouté que son cœur.

JULIETTE.

Mais... sa raison peut, au dernier moment, se révolter contre cet obstiné silence, et s'il allait alors rompre votre mariage!

CAMILLE.

Lui!...

René entre.

SCÈNE V

LES MÊMES, RENÉ.

CAMILLE.

On a douté de vous, René.

RENÉ.

Ce n'est pas Camille qui m'a fait cette injure.

JULIETTE.

Non... moi.

RENÉ.

Vous, madame!

CAMILLE.

Elle redoute pour notre amour, pour votre repos, ce secret qui semble m'accuser et qu'il m'est interdit de vous faire connaître.

RENÉ, à Juliette.

Ne craignez rien (Avec tendresse.), ma sœur; si vous saviez quelle confiance j'ai en elle.

CAMILLE.

Une confiance dont je suis bien reconnaissante et bien fière. (Avec dignité.) Pourtant, René, à l'heure où nous sommes, songez que vous pouvez encore me redemander votre parole.

RENÉ.

Moi, reprendre ma parole!

CAMILLE.

Je vous la rendrais, et je vous estimerais encore, et je vous aimerais toujours. Parlez donc, vous êtes libre.

RENÉ.

Libre! Et mon cœur, est-il libre, lui? Tenez, je le vois,

Digitized by Google

Camille, vous craignez que d'un instant à l'autre, le doute et le soupçon ne surgissent dans mon âme. Soyez donc rassurée, car ce n'est pas l'amour seul qui m'inspire cette entière confiance; ma raison s'accorde avec lui. Je vous regarde, je me souviens, et je sais que vous êtes pure, et je comprends que si vous ne parlez pas, c'est que vous accomplissez un devoir.

JULIETTE, échangeant un regard avec Camille.

Oui, un devoir qu'elle s'impose.

RENÉ.

Retenez donc bien mes paroles, Camille : quelles que soient les apparences qui vous accuseront, ce n'est pas en elles, mais dans votre passé si loyal, dans votre regard si chaste que je chercherai la vérité, et tant que vous ne m'aurez pas dit vous-même : « René, je vous ai trompé, je suis coupable, » pas un soupçon n'altérera mon esprit, pas un doute ne troublera mon cœur.

CAMILLE, lui tendant la main.

Merci, René, merci !

JULIETTE, à part.

Comme ils s'aiment! Et voilà le bonheur que j'ai perdu! (Jetant un cri.) Ah!

CAMILLE.

Qu'as-tu donc?

JULIETTE, bas.

Ce sont eux... mon père, mon mari!

CAMILLE, bas.

Du courage!

SCÈNE VI

LES MÊMES, FAUVEL, DUPRAT.

FAUVEL.

Duprat, voici votre femme!

DUPRAT, accourant et Fauvel.

Juliette, ma chère femme!
Ma fille!

Ils s'emparent chacun d'une de ses mains, tandis qu'elle reste immobile comme une statue entre eux deux.

DUPRAT.

Que cette absence a été longue pour moi!

FAUVEL.

Pourquoi es-tu restée si longtemps loin de nous? (Ils la regardent avec étonnement.) Tu ne nous réponds pas?

DUPRAT, inquiet.

Qu'as-tu donc?

Digitized by Google

JULIETTE, d'une voix sourde.

Moi!... ce que j'ai! (Elle porte ses regards de l'un à l'autre.) ce que j'ai!!!

CAMILLE, vivement.

C'est moi qu'il faut accuser de ce trouble profond. Elle sait la douleur que je vous cause à tous, et...

DUPRAT, froidement.

Et comme nous, sans doute, elle a vainement sollicité votre confiance?

CAMILLE.

Ce que je n'ai pu avouer à René, ce que je n'ai pu dire à mon père lui-même, je ne saurais le dévoiler à personne.

FAUVEL, allant à René et passant devant Camille sans la regarder.

On vous a informé, René, de mon désir de vous entretenir un instant avant la signature du contrat.

RENÉ.

Oui, monsieur, et me voici à vos ordres.

FAUVEL.

Duprat, conduisez votre femme auprès du père, qui est impatient de l'embrasser.

CAMILLE, bas à Juliette.

Souviens-toi! et sois forte.

DUPRAT.

Viens, Juliette! viens!

Duprat et Juliette sortent.

SCÈNE VII

FAUVEL, RENÉ, CAMILLE, qui se tient à l'écart.

FAUVEL.

Demain, monsieur d'Alby, à pareille heure tout sera terminé. Rien ne pourra plus faire que mademoiselle Fauvel ne soit pas votre femme et ne porte pas votre nom pour toujours.

RENÉ.

Et j'en remercie le ciel, monsieur.

FAUVEL.

Où comptez-vous aller demain en sortant de l'église?

RENÉ.

Mais ne rentrerons-nous pas dans votre maison, monsieur?

FAUVEL.

Non.

Digitized by Google

CAMILLE, à part.

Que dit-il?

RENÉ.

Comment?

FAUVEL.

Vous partirez... vous emmènerez votre femme.

CAMILLE, à part.

Oh! mon Dieu! mon Dieu!

RENÉ.

Monsieur Fauvel!

FAUVEL.

Si vous m'aviez écouté, moi que votre alliance préserve de la ruine! je vous aurais dit : Attendez que Camille se soit justifiée pour lui offrir le nom honorable que vous tenez de votre père...

RENÉ.

Mais Camille n'est pas coupable, monsieur!

FAUVEL.

Elle le sera tant qu'elle n'aura pas parlé.

CAMILLE, à part avec douleur.

Oh! toujours, toujours alors.

FAUVEL.

Il faut donc nous séparer.

CAMILLE, pleurant.

Nous séparer!...

RENÉ.

Quoi, monsieur, vous ordonnez?...

FAUVEL.

Quelle que soit ma juste colère, je ne suis point inflexible; je veux cette séparation, non pour infliger à la coupable le châtiment de l'exil, mais pour sauver les derniers jours de notre cher aïeul.

CAMILLE, étonnée.

Sauver ses derniers jours?

FAUVEL.

Vainement promettrais-je de refouler au plus profond de mon cœur ce qu'il contient d'amertume, vainement tenterais-je de me montrer, avec ma fille, affectueux, tendre comme autrefois, je ne le pourrais plus; je vaincrais peut-être mon ressentiment, mais ma douleur éclaterait toujours, et lui, qui sait lire, comme en un livre ouvert, dans l'âme de chacun de nous, il découvrirait qu'il y a un mystère ici qu'on lui cache; et si on lui répondait comme à moi : « Je ne veux rien dire, » il en mourrait.

CAMILLE, pleurant.

Oui, oui, c'est vrai... il m'interrogerait, il voudrait tout savoir.... Il faut partir! Je ne le verrai plus.

Digitized by Google

FAUVEL, qui se retourne sur un sanglot de Camille.

Vous pleurez !... Mais ce qui fait couler vos larmes, n'est-ce pas vous-même?.. n'est-ce pas toi qui l'as voulu, Camille?

CAMILLE.

Oui, moi, moi...

FAUVEL.

Tu n'avais qu'un mot à dire... et si tu consentais à parler...

RENÉ.

Oh! monsieur! encore!!!

FAUVEL, avec énergie.

Elle est encore mon enfant, monsieur!

CAMILLE, à genoux.

Mon père! mon père!

FAUVEL, la relevant et la prenant dans ses bras.

Oui, oui, tu es toujours ma fille bien-aimée. Allons, crois-moi, Camille, parle! parle!

CAMILLE.

Oh! ne me priez plus, mon père, ne me priez plus!

FAUVEL.

Quand ta sœur s'est mariée et que je pleurais en la voyant partir; moi qui reste, disais-tu, je vous aimerai pour deux, je serai heureuse de vos joies, et triste pour deux de vos chagrins... Camille, c'est le jour de t'en souvenir! Aime-moi assez pour me rendre ma fille! Je t'en prie, je t'en supplie!... je pleure avec toi, Camille, ne me fais pas souffrir plus longtemps.

CAMILLE.

Vous faire pleurer! vous faire souffrir! vous! (D'une voix qui s'éteint.) Oh! j'ai trouvé de la force pour supporter votre colère; mais devant vos larmes, je faiblis... je... je... Ah! mon père... mon... p...

RENÉ, s'écriant.

Camille!

Elle tombe évanouie au moment où Jacques paraît.

FAUVEL.

Mon enfant! ma fille! au secours!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, JACQUES, puis RICHARD.

JACQUES.

Camille évanouie!

FAUVEL, désespéré.

Mon Dieu! ai-je tué mon enfant!

Il la porte sur un canapé.

Digitized by Google

JACQUES.

Tuée! elle! (Il court à Camille et s'agenouille auprès d'elle.) Ah! mon Dieu, mais elle ne respire plus!... elle ne respire plus.

FAUVEL.

Un médecin, vite un médecin.

JACQUES, très-agité.

Oui, oui, un médecin, il faut un médecin.

RENÉ.

Je cours chercher Richard.

Il va pour sortir et s'arrête en voyant paraître Richard.

JACQUES.

Richard, oui... appelez aussi Richard.

RICHARD, entrant.

Me voici. Qu'y a-t il donc? (Il s'approche de Camille.) Attendez. (Il lui met la main sur le cœur.) Une profonde émotion qu'elle a éprouvée, sans doute?

RENÉ.

Oui.

FAUVEL.

C'est cela.

JACQUES.

Ah! c'est cela!

RICHARD.

Ne craignez rien, ne vous effrayez pas!

JACQUES.

Brave Richard! il paraît qu'il s'y entend, lui!

RICHARD, à l'un des domestiques.

Vite chez moi, sur ma table, un flacon, le plus petit! (Le domestique s'éloigne.) Apportez aussi de l'eau et un verre. (Au deuxième domestique.) Vous.... (Il écrit sur une feuille de son carnet.) vous, allez à la pharmacie, rapportez-moi cela. Allez!

Le deuxième domestique sort.

JACQUES.

Courez, courez vite!

RICHARD.

Si cela ne suffit pas, on la saignera!

JACQUES.

Oui, oui, on la saignera! Mais qui?

RICHARD, simplement, sortant sa trousse.

Moi, donc!

JACQUES, avec admiration.

Lui! il la saignera!... un avocat! Ah! quel bonheur!

Le premier domestique apporte un flacon, un plateau et de l'eau.

RENÉ.

Donnez!

Il présente à Richard l'eau et le flacon.

Digitized by Google

RICHARD, verse de l'eau dans un verre où il vide un peu du contenu du flacon.

Il faut lui faire boire ceci. Attendez! (Il fait boire Camille.) Bien, le cœur recommence à battre!

JACQUES.

Ah! son cœur bat; vous entendez, mes amis, son cœur bat!...

RENÉ.

Et voyez, son teint se colore!

FAUVEL.

C'est vrai.

JACQUES.

Oui... les couleurs lui reviennent.

RICHARD.

Ses yeux vont se rouvrir... Allons, monsieur Jacques, il n'y a plus de danger, il faut vous relever.

On veut le faire relever.

JACQUES.

Non, laissez, laissez-moi là... qu'elle me voie le premier, vous pouvez bien m'accorder cela. Eh! mon Dieu, elle a si peu de temps à me voir. Ah! oui, elle me regarde, elle me sourit! Eh bien! eh bien! ma fille adorée!

CAMILLE, se jetant à son cou.

Ah! père! père!...

JACQUES.

Ah! quel bien me fait ta voix! (Il s'assied auprès d'elle.) Voyons, comment te trouves-tu, maintenant?

CAMILLE.

Mieux... C'est fini... tout à fait fini!

JACQUES.

Ah! le ciel en soit loué!

LE DEUXIÈME DOMESTIQUE, entrant.

Voici votre ordonnance, monsieur le docteur... et la potion.

Jacques le regarde et écoute.

RICHARD.

C'est inutile maintenant. Il va pour déchirer le papier.

JACQUES, se lève, s'approche de lui et prend l'ordonnance, puis de l'autre main prend aussi la trousse qu'il regarde. Ses yeux interrogent aussi les yeux de Richard.

RICHARD, embarrassé.

Monsieur Jacques...

JACQUES.

Vous savez donc la médecine?...

RICHARD.

Oui... je... je sais un peu de médecine.

JACQUES.

Mais pour signer cela... (Il montre l'ordonnance.) il faut être docteur, monsieur.

Digitized by Google

RICHARD, embarrassé

Oui... je le suis... un peu, monsieur.

JACQUES.

Comment ? vous! docteur !

RICHARD, bravement.

Eh bien, oui, monsieur, je me suis fait recevoir docteur pour pouvoir me passer de... de ces imbéciles de médecins.

JACQUES.

En vérité ! (Le menaçant du doigt.) Ah! monsieur l'avocat ! je comprends!... Je comprends tout! (A Fauvel.) Vous êtes de braves enfants, et vous, Richard, un véritable ami! qui se dépouillait de son titre, qui renonçait au légitime honneur, fruit de ses longues études, pour forcer un pauvre vieux maniaque d'en accepter les bienfaits ! Oui, oui, vous êtes de braves cœurs.

RICHARD.

Et vous me pardonnez le subterfuge ?

JACQUES.

Si je vous pardonne ! Oui, certes, mais j'en avais comme un vague soupçon.

FAUVEL.

En vérité ?

JACQUES.

Je me disais, puisqu'il est avocat, comment se fait-il qu'il ne soit ni préfet, ni ambassadeur, ni ministre ?

RICHARD, riant.

C'est juste!

SCÈNE IX

LES MÊMES, MARTINEAU.

MARTINEAU.

Messieurs...

JACQUES.

Eh! c'est mon jeune ami Martineau... Ça va toujours bien ?

MARTINEAU.

A merveille ! depuis que M. Jacques m'a fait partager son horreur pour les médecins, (Regardant Richard.) pour les malfaiteurs brevetés.

RICHARD, à part.

Il tombe bien.

JACQUES, riant.

Pour ces tartufes de médecins.

Digitized by Google

MARTINEAU,

A propos, votre notaire est au salon.

FAUVEL.

Il faut alors...

MARTINEAU.

Oh! ne vous pressez pas, il demande quelques minutes pour collationner...

JACQUES, à René et à Camille.

Le moment approche, mes enfants. (Il prend le bras de chacun d'eux.) Et cela me semble bon d'être sur la terre avec vous deux, en un pareil jour. René, quand mon heure sera venue, je vous devrai de pouvoir m'en aller tranquille, et le cœur plein d'espoir pour elle.

RENÉ.

Père, comptez sur moi!

JACQUES.

C'est un précieux trésor que je te confie-là, René.

RENÉ.

Il sera en bonnes mains, je vous le jure!

SCÈNE X

LES MÊMES, DUPRAT, JULIETTE et MAUGARS.

Juliette et Duprat arrivent par le fond, tandis que Maugars entre par la droite, et s'approche de Camille, sans être vu des autres personnages.

DUPRAT.

Nos parents et invités viennent d'arriver. Juliette les reçoit au salon.

JACQUES, gaiement.

Rendons-nous auprès d'eux.

Au moment où l'on se dirige vers le fond, Louis entre et s'approche de Jacques.

LOUIS.

Il y a là, dans le pavillon de monsieur, une pauvre femme toute tremblante, qui demande avec instance à voir M. Jacques.

JACQUES.

Moi? Qu'elle vienne!

LOUIS.

C'est, dit-elle, de M. Jacques lui seul qu'elle implore un moment d'entretien.

TOUS.

Seul!

JACQUES.

Quelque malheureuse, sans doute, quelque pauvre honteuse

Digitized by Google

qui a besoin de secours. Elle a bien fait de s'adresser à moi! Aujourd'hui surtout je ne peux rien refuser... Et, puisqu'elle ne veut pas venir, eh bien, je vais la trouver. Attendez-moi, mes enfants. (Gaiement.) Je veux que nous fassions, tous ensemble, une entrée solennelle! (Il prend le bras de Louis et s'éloigne.) Attendez-moi.

MAUGARS, bas à Camille.

Camille! l'heure est venue.

CAMILLE, jetant un cri étouffé.

Ah!

MAUGARS, bas.

Il va éclater, cet orage! et me voilà! moi, votre unique appui, votre dernier refuge!

CAMILLE.

René!

RENÉ.

Camille! comme vous êtes troublée!... Qu'avez-vous donc?

CAMILLE.

Je ne sais... je... j'ai peur.

RENÉ.

Peur! Qui donc peut vous émouvoir à ce point? (Allant à Maugars.) Que lui disiez-vous donc, monsieur?

MAUGARS.

Vous le saurez bientôt, monsieur!

SCÈNE XI

Les Mêmes, JACQUES.

Sa démarche est chancelante, son visage livide et sa main crispée tient une lettre.

JACQUES.

Ah!

A la vue de tous les personnages qui l'entourent avec stupeur, le vieillard veut parler, mais ne peut articuler un mot. Camille court à lui pour lui prendre la lettre.

FAUVEL.

Qu'y a-t-il?

CAMILLE.

Père.

Jacques s'éloigne d'elle avec épouvante.

JACQUES, faisant un effort sur lui-même.

Non... non... (Il cache la lettre sur sa poitrine.) Cette femme, c'est... une folle, oui, une folle. Elle ne venait pas demander

Digitized by Google

un secours, implorer une aumône... non... Elle apportait ici la honte!

TOUS.

La honte!

JACQUES.

Savez-vous ce qu'elle a osé me dire?... Tiens, lis ceci, Georges, (Il lui tend une lettre.) lis, et toi, Camille, (Lui tendant la main.)... ta main?

FAUVEL, lisant.

« Monsieur Jacques Fauvel, celle qui se permet de vous écrire est la nourrice de vos arrières-petites-filles. »

CAMILLE.

La nourrice.

JACQUES, à Camille.

Pourquoi trembles-tu?

CAMILLE.

Moi? Non... non!...

FAUVEL, lisant.

« Il est arrivé, dans votre famille, un grand malheur, et je l'ai caché de mon mieux; mais, aujourd'hui, je crois de mon devoir de m'adresser à vous, qui êtes la bonté même, et de vous dire toute la vérité... »

CAMILLE, à part.

La vérité!

JACQUES, à Camille.

Pourquoi trembles-tu?...

FAUVEL, lisant.

« Je crois de mon devoir enfin de ne pas garder plus longtemps l'enfant qui m'a été confié!!! »

TOUS.

Un enfant!

JACQUES, avec désespoir.

Mais pourquoi donc trembles-tu, Camille? (Elle baisse la tête.)

FAUVEL.

Pourquoi? je vais vous le dire, moi.

JACQUES, montrant la lettre.

Achève! achève!

« Je vous envoie donc cet enfant, monsieur Jacques. Ne le repoussez pas... et que le pauvre innocent prie pour sa mère! pour votre malheureuse fille! »

JACQUES.

Il est là!... là.

RENÉ, avec douleur.

Un enfant, à elle!

Digitized by Google

FAUVEL.

Oh! malheureuse! Tu disais : Je n'ai commis aucune faute!... Répète donc cela aujourd'hui?

JACQUES.

Camille! Mais réponds-lui donc. Est-ce qu'un pareil soupçon peut planer sur toi? (Regardant Camille.) Rien!... Tu n'as rien à dire?

CAMILLE.

Rien...

DUPRAT.

Camille!

CAMILLE.

Rien, rien, vous dis-je, rien!

FAUVEL.

Et que répondrait-elle? Ce que nous vous avons caché, père, l'accuse assez haut... Nous vous avons dit, pendant ce long espace de temps où vous avez cessé de la voir!... qu'elle était mourante; nous vous avons trompé... Pendant ce temps, elle avait disparu de la maison, et cette absence, mystérieuse jusqu'à ce jour, s'explique en ce moment.

JACQUES, la tête cachée entre ses mains.

Ah! mon Dieu! Camille! Camille!...

FAUVEL, à Camille.

Il vous reste à compléter l'aveu que vous venez de faire; il vous reste à nommer le complice de votre faute, celui qui vous a perdue.

CAMILLE, avec égarement.

Celui qui m'a perdue!

FAUVEL.

Nommez-le, je le veux!

CAMILLE.

Le nommer! moi... vous voulez que je dise?...

FAUVEL.

Il le faut... je vous l'ordonne!

MAUGARS, intervenant.

Monsieur Fauvel, c'est sur moi seul que doit retomber votre colère.

FAUVEL.

Comment?

TOUS.

Que dit-il?

MAUGARS.

Votre fille a été l'innocente victime d'un piége dont je m'avoue coupable.

CAMILLE, terrifiée.

Oh!

Digitized by Google

RENÉ.

Maugars!!!

RICHARD et JACQUES.

Lui!

MAUGARS.

Je n'excuse rien! ni la trahison envers la famille qui m'a généreusement accueilli, ni l'amour insensé qui m'a fait tout oublier, tout méconnaître; mais je ne refuserai aucune des réparations qu'on est en droit d'exiger de moi et je suis prêt à donner ma vie après avoir donné mon nom.

RENÉ.

Oh! pour cela nous nous retrouverons!...

FAUVEL, montrant Jacques.

Richard, ne le quittons pas!

RICHARD, à Jacques et cherchant à l'emmener.

Monsieur Jacques, il faut mettre un terme à cette douloureuse émotion... venez... venez...

JACQUES, avec désespoir.

Allons! (Ils lui font faire quelques pas vers le fond, puis il se retourne pour regarder encore Camille; tout le monde s'est éloigné.) Non! non! je ne veux pas la quitter ainsi. Camille! ah! misérable faiblesse de mon cœur! la voilà confondue, écrasée... Elle s'accuse elle-même! et je ne peux pas la croire coupable!

CAMILLE.

Père!

JACQUES, lui prenant les mains.

Voyons, voyons, mon enfant, ma fille bien-aimée (Bas.) la plus aimée de tous, tu le sais, tu le sais bien! parle-moi! Rien qu'un mot, rien qu'un regard et je te comprendrai mol... Allons! allons! Camille?...

CAMILLE, avec désespoir.

Non!... non!... c'est impossible!

JACQUES, chancelant et tombant à la renverse.

Ah! j'ai fini de vivre!

CAMILLE.

Père!

Tout le monde s'élance vers Jacques.

Digitized by Google

ACTE CINQUIÈME

Le cabinet de M. Fauvel. — Décor du deuxième acte.

SCÈNE PREMIÈRE

FAUVEL, RENÉ.

RENÉ.

Ainsi, monsieur, malgré mes prières, malgré mes supplications, vous refusez !...

FAUVEL.

Je refuse.

RENÉ.

Vous ne voulez pas me permettre de placer dans votre maison cette fortune qui m'est désormais inutile, à moi dont la vie est finie.

FAUVEL.

Lorsque vous deviez être mon gendre, mon fils, lorsque l'honneur de ma famille devenait votre propre honneur, je pouvais sans rougir relever, grâce à votre fortune, notre crédit et cet établissement prêt à s'écrouler, monsieur d'Alby ; mais s'il est honorable à vous de nous tendre la main et de me faire cette offre généreuse, il serait honteux à moi de l'accepter...

RENÉ.

Au nom du ciel, monsieur, et pour la dernière fois... ne me repoussez pas.

FAUVEL, se levant.

Adieu, monsieur d'Alby.

RENÉ, avec émotion.

Adieu donc, monsieur !...

FAUVEL, lui tendant la main.

René, j'aurais été heureux de vous appeler mon fils.

Digitized by Google

RENÉ, pleurant.

Ah! monsieur, monsieur... (D'une voix sourde.) Si vous saviez comme je l'aimais...

FAUVEL.

Courage... mon ami!... courage!... il nous en faut à tous.

RENÉ.

Oui, oui, à vous aussi. . Songez-y donc... monsieur... vous ne pouvez échapper à la ruine.

FAUVEL, tournant les yeux vers son bureau.

J'échapperai au déshonneur d'une faillite. Adieu... adieu...

SCÈNE II

FAUVEL, seul. Il s'assied devant son bureau.

Non, je ne subirai pas cette nouvelle honte. Je ne subirai pas cette longue agonie, et je suis heureux encore d'avoir gardé assez de forces pour pouvoir l'abréger. (Il tire de son bureau un pistolet.) Je ne veux pas me demander ce qui se passera après ma mort .. je ne veux rien savoir de demain... Je suis trop las, trop épuisé, trop perdu!... Allons! (Il arme le pistolet, on frappe au dehors, s'arrêtant.) Qui frappe?

Il abaisse son arme.

LA VOIX DE M. JACQUES.

Ouvrez, Georges, c'est moi...

FAUVEL, très-troublé.

Le Père!

Il cache vivement le pistolet sous des papiers et va ouvrir.

SCÈNE III

FAUVEL, JACQUES.

JACQUES.

Vous étiez enfermé, Georges.

FAUVEL, balbutiant.

Oui, je voulais être seul.

JACQUES.

Vous avez refusé d'ouvrir... même à Camille!

FAUVEL.

A elle surtout!

JACQUES.

Je vous comprends, Georges. (Après un temps.) Pauvre Camille!

Digitized by Google

FAUVEL.

Vous la plaignez?

JACQUES.

Je plains les malheureux, mais bien plus les coupables : ils sont les plus malheureux de tous. Et puis, j'ai toujours au fond de l'âme un doute que je n'en puis arracher...

FAUVEL, avec amertume.

Un doute! même après ses aveux!

JACQUES.

Même après ses aveux... Car, depuis cet instant, je n'ai pas cessé de l'observer... L'enfant, son enfant est malade... et ce n'est pas elle qui veille à son chevet, et je ne l'ai pas vue l'embrasser une seule fois. En sorte que ma Camille serait devenue en même temps fille coupable et mère sans entrailles!... Non; je veux l'interroger encore... je le veux... Et si je me trompe.. il faut qu'elle épouse, sans retard, le père de son enfant, n'est-ce pas?

FAUVEL.

Oui, il le faut!

JACQUES.

C'est de cela que je viens vous entretenir... Vous ne voulez plus la voir, Georges... c'est moi qui veillerai à tout, à la célébration, au départ... et comme il faut que je songe à l'avenir pour la pauvre fille déchue, je vous demande sa dot.

FAUVEL.

Sa... sa dot?...

JACQUES.

Oui, vous allez me la remettre. (Georges baisse la tête et garde le silence.) Vous n'avez sans doute pas ici la somme nécessaire? Signez-moi un bon sur la banque...

FAUVEL, sourdement.

Non!

JACQUES.

Non? vous ne voulez rien donner à cette enfant? Soit! vous avez vos droits de père irrité; mais j'ai ma fortune, moi, dans la maison? Donnez-moi cet argent.

FAUVEL.

C'est impossible.

JACQUES, terrifié.

Impossible!... Oubliez-vous... que... je pourrais exiger?...

FAUVEL, priant.

Père!...

JACQUES, même jeu.

Qu'avez-vous donc?... J'attends ce bon sur la banque?..

FAUVEL, sourdement, d'une voix étranglée.

La banque ne l'acquitterait pas.

Digitized by Google

JACQUES.

Un bon de la maison Fauvel ?

FAUVEL, très-bas.

La maison Fauvel... est ruinée.

JACQUES, avec force.

Ruinée !... Non, non, non !... ce n'est pas vrai !...

FAUVEL.

Avant un mois il faudra déposer mon bilan..., je n'ai plus rien.

JACQUES.

Mais vous devenez fou !

FAUVEL, avec un cri.

Ah !... je souffrirais moins ..

JACQUES, tombant assis et avec la plus grande douleur.

O mon Dieu !... mon Dieu !... (Un silence. Puis Jacques reprend, lentement d'abord, puis s'animant peu à peu.) Comment !... cette grande manufacture que j'avais fondée à moi seul, et peu à peu élevée si haut ! qui n'occupait, d'abord, que quelques pieds de terrain et qui couvre maintenant autant de place que le village où je suis né ; cette maison, dont on sait le nom sur tous les points du monde ; cette maison-là !... pendant que je me reposais, croyant, hélas ! en avoir acquis le droit par quatre-vingt ans de travail... vous l'avez laissée s'écrouler !... Ah ! malheureux ! malheureux ! Qu'avez-vous donc pu faire pour en arriver-là ?

FAUVEL.

Oh ! ne m'accusez pas !... Une tempête a englouti deux navires, et la compagnie qui les avait assurés a succombé sous de nombreux sinistres.

JACQUES.

Alors, tout est fini ! La maison Fauvel ! qui ne va plus payer !... Cinq cents ouvriers dont les enfants comptaient sur vous !... les voilà sans pain !... Qu'allez-vous devenir à présent ?...

FAUVEL.

Ce que je vais devenir ?...

Il écarte les papiers qui cachaient son pistolet ; il le prend et va pour sortir. Jacques se met devant lui, ne comprenant pas d'abord.

JACQUES.

Hein ? quoi ? (Prenant la main de Fauvel et y regardant.) Cela ?... (Avec force.) Cela !... mais oui, vous êtes fou, je le disais bien !... vous ne voyez que cela : mourir ?... Et vos créanciers ?... est-ce votre mort qui les paiera ?... Mourir ! le beau moyen ! Est-ce que je meurs, moi ! moi que notre ruine frappe cent fois plus douloureusement que vous, puisque sur ce cœur-là retombent toutes les souffrances, tout le désespoir, toutes les larmes de mes quatre générations ! (Se redressant.) Regardez-moi donc !... Est ce que je meurs ?...

Digitized by Google

FAUVEL.

Ordonnez! que faut-il faire?

JACQUES, avec grandeur.

Travailler, monsieur, travailler jusqu'au désintéressement de tous, jusqu'à la réhabilitation, jusqu'à la mort, travailler toujours! (Un temps.) Je vous guiderai, je vous aiderai... Ah! le temps de mon repos n'est pas encore venu! (Il s'anime. Allant et venant.) Pour recommencer, pour faire place au plus pressé d'abord, je trouverai des amis; ceux que j'ai obligés autrefois, me rendront la pareille. Voyons, voyons, que je me souvienne: Jean Derbaux, Vernier, Fromental, From... (Tristement.) Non; ils sont morts, ceux-là... Eh bien, Gantier, Lebretôn, que j'ai sauvés et qui... (Se souvenant.) Ah! morts... morts aussi... et tous ceux de mon temps, et tous ceux que j'ai connus... Hélas! je suis si vieux! Qu'importe, il faut vivre encore. (Se redressant.) Ne perdons pas de temps. Allez dire à Deslandes de m'envoyer l'état exact du passif et de l'actif. Pour l'instant, j'ai besoin de me recueillir un peu: Allez! (Fauvel s'incline. Il va sortir. Jacques le rappelle.) Georges! j'ai ta parole?

FAUVEL.

Oui, mon père.

Fauvel hésite, et enfin lui donne le pistolet.

JACQUES.

Courage! (Avec un sourire d'encouragement.) Que diable! vous n'avez que cinquante ans! Courage! mon fils, courage!...

Il lui serre les mains.

SCÈNE IV

JACQUES, puis RICHARD et MARTINEAU, puis DESLANDES.

JACQUES, seul, quand il relève la tête.

Je suis pourtant bien fatigué! mais je n'ai pas fini! Les miens ont encore besoin de moi!... (Voyant entrer Richard et Martineau.) Ah! c'est vous, mes amis, venez, venez...

RICHARD, qui lui a pris la main.

Monsieur Jacques... votre main est brûlante.

JACQUES.

Qu'importe?

MARTINEAU.

Il faut vous ménager, monsieur Jacques.

RICHARD.

Il a raison, ménagez vos forces.

Digitized by Google

JACQUES.

Oui, j'ai besoin d'être fort ! Ce n'était pas assez du malheur qui nous a frappés... la ruine s'est abattue sur nous.

RICHARD.

La ruine !

MARTINEAU.

Je l'avais appris, et je suis venu me mettre aux ordres de mes amis malheureux, pour tous les services que je pourrais leur rendre.

JACQUES.

Merci, Martineau, merci !

RICHARD, avec intention.

Pour... tous les services, monsieur Martineau ?...

MARTINEAU, vivement.

Oui ; mais hélas ! je puis si peu de chose.

RICHARD, avec doute.

Vous !

DESLANDES, entrant.

Pardon, messieurs ! (Allant à Jacques et à voix basse.) Voici l'état que vous avez demandé, monsieur ; il y a là toutes nos échéances et nos seules ressources... Outre les trois millions perdus en mer, il nous manque 900,000 francs.

JACQUES.

Neuf cent mille francs !

Il examine les papiers.

DESLANDES.

Je retourne chez moi ! j'y attends vos ordres, monsieur...

Il se retire le front baissé.

JACQUES.

Oui, allez, allez ! Neuf cent mille francs ! voilà ce qu'il faudrait pour conjurer la ruine, pour racheter l'honneur.

MARTINEAU, effrayé.

Neuf cent mille francs !... (Bas à Richard.) Neuf cent mille !... C'est énorme...

RICHARD, avec intention.

Bah ! ce ne serait peut-être pas impossible à trouver... pour tout le monde.

MARTINEAU.

Vous croyez ? Je le souhaite bien vivement... Pauvres gens... je les aime de tout mon cœur...

RICHARD, s'animant.

Eh bien ! si vous les aimez tant... sauvez-les donc, alors !

MARTINEAU.

Moi... que je...

RICHARD.

Prêtez les neuf cent mille francs.

Digitized by Google

MARTINEAU, abasourdi.

Que je prête neuf cent... Ah çà! qu'est-ce qu'il dit? Qu'est-ce que vous dites, Richard?

RICHARD.

Je dis...

JACQUES.

Silence, Richard.

RICHARD.

Je dis que si vous avez parlé sincèrement tout à l'heure, rien ne vous empêche de sauver cette brave, cette honnête famille.

MARTINEAU.

Et comment, grand Dieu? et avec quoi?

RICHARD.

Avec quoi? Avec le million que vous avez chez Strenner, là!...

MARTINEAU.

Strenner!... le million!... vous... vous... vous savez cela!

RICHARD.

Oui, oui, je le sais, nous le savons tous; nous savons que, vivant dans les privations, dans la misère, vous entassez des centaines de mille francs.

MARTINEAU.

Et vous croyez?...

JACQUES, avec dignité.

Je crois, moi, monsieur Martineau, que Richard est coupable en vous parlant ainsi qu'il le fait; je crois que vous seul avez le droit de disposer de votre bien; je crois enfin...

MARTINEAU, ému.

Ah! monsieur, mon bon, mon digne monsieur Jacques!... pas un mot de plus, je vous en conjure, et écoutez-moi, écoutez! et quand vous m'aurez entendu, vous la probité, vous l'honneur même, si vous me dites, Martineau, tu as droit d'employer comme il te plaît les douze cent mille francs que tu as placés chez ce banquier; si vous me dites cela, monsieur Jacques, ah! je n'aurai besoin des conseils de personne pour agir ensuite, et ce cœur-là me dira bien, à son tour, ce que j'aurai à faire.

RICHARD, étonné.

Parlez, Martineau, parlez!

MARTINEAU.

Eh bien, cet argent ne m'appartient pas; c'est un dépôt.

JACQUES et RICHARD.

Un dépôt!

MARTINEAU.

Oui un dépôt sacré, transmis de génération en génération,

Digitized by Google

de grand-père en petit-fils, par mon aïeul maternel. C'était un prêt...

JACQUES.

Un prêt d'un million ?

MARTINEAU.

...Oh ! non; il ne s'agissait, au début, que d'une somme bien moins élevée; mais, grâce aux intérêts composés qui doublent la somme tous les quatorze ans, il y avait cinquante-six mille francs après la première période, cent douze après la seconde, puis deux cent vingt-quatre mille et ainsi de suite, pendant soixante-dix-sept ans.

RICHARD.

Vous dites... pendant... soixante-dix-sept ans.

MARTINEAU.

Sans doute, puisque la créance, qui monte aujourd'hui à douze cent mille francs, date de 1795.

JACQUES.

1795 !... Et la somme primitive était ?...

MARTINEAU.

De vingt-huit mille francs.

JACQUES.

Prêtés au Palais-Royal ?

MARTINEAU, étonné.

Oui...

JACQUES.

A la porte d'une maison de jeu?

MARTINEAU, même jeu.

Pour sauver l'honneur de mon aïeul.

RICHARD.

Et votre aïeul maternel s'appelait Bertin... n'est-ce pas ?

Il va chercher le portefeuille et en tire un reçu.

MARTINEAU.

Bertin... oui ; d'où savez-vous cela ?

RICHARD, l'interrompant.

D'où je le sais ?... Tenez, reconnaissez-vous ce nom ?

MARTINEAU, saisi, d'une voix altérée.

« Bertin ! » Si je le reconnais... Oh ! mon Dieu ! ce reçu... oui, c'est bien cela ! C'est bien...

RICHARD, lui montrant Jacques.

Mon bon Martineau, voici l'honnête homme, le bienfaiteur qui a sauvé votre aïeul...

JACQUES.

Taisez-vous, Richard !

MARTINEAU.

Vous, monsieur Jacques, vous?...

JACQUES, prenant la main de Martineau.

Taisez-vous ! Le bienfaiteur, l'honnête homme ! c'est lui ! lui

Digitized by Google

qui ne s'est pas dit : cinq cent mille francs... un million que je rendrai pour acquitter ces vingt-huit mille francs!... C'est bien plus qu'il n'en faut!... Non, il ne s'est pas dit cela! Et il travaillait! il imposait la pauvreté à son enfant, à lui-même, à côté de cette fortune qui grandissait toujours!.. Et il nous l'apporte, il nous sauve aujourd'hui!... Et il y a des hommes qui nient la probité!... il y a des misérables... non, des insensés qui nient la Providence!

MARTINEAU.

La Providence!... C'est elle qui m'a fait vous rencontrer! Ah! j'en suis bien heureux, monsieur Jacques.. Je puis donc l'acquitter enfin, cette vieille dette de famille! je puis donc alléger ma conscience de ce pesant fardeau!... Ouf! je vis! j'existe! je respire! J'ai cent livres de moins... Non! j'ai douze cent mille livres de moins sur la conscience!

RICHARD.

Père Martineau... je vous demande pardon.

MARTINEAU.

Vous!

RICHARD.

Oui, moi, qui vous calomniais; moi, qui vous accusais d'avarice, et qui croyais que votre fille aurait un jour toute cette fortune!

JACQUES.

Et c'est pour cela que le brave garçon, qui l'aime...

MARTINEAU.

Ne l'épousait pas?...

RICHARD.

Mais maintenant que vous ne possédez plus rien, monsieur Martineau, voulez-vous m'accorder la main d'Ernestine?

MARTINEAU.

Si je le veux!... Ce mariage, c'est le bonheur de ma fille qui t'adore, c'est mon bonheur, à moi, et toutes ces joies-là m'arrivent parce que cet argent ne m'appartient pas. Ah! mon cher Richard!... mon gendre! mon fils!... Ah! je n'aurais jamais cru que ce fût si bon d'être pauvre!

JACQUES.

Allons, de nos deux honneurs, l'un du moins est sauvé... Nous songerons à l'autre ensuite. (Appelant.) Georges! Deslandes!

Digitized by Google

SCÈNE V

LES MÊMES, DESLANDES, FAUVEL, CAMILLE, JULIETTE.

FAUVEL.

Me voici !

JACQUES.

Nous pouvons payer, mes amis, nous payons!... A soixante-quinze ans de distance, une bonne action, semée au hasard, a germé, grandi, multiplié, et la récolte, c'est le salut, c'est l'honneur !

FAUVEL.

Grand Dieu ! Que dites-vous?...

JACQUES, montrant Martineau.

C'était vrai, son million, il existe! mais il est aussi à moi, il est à nous deux!... Martineau...

MARTINEAU.

Par exemple! Un petit cadeau à Titine, ça suffit bien!...

JACQUES, à Fauvel et Deslandes.

Pas de suspensions dans nos paiements, messieurs! pas de délais à obtenir!...

FAUVEL, pénétré.

Ah ! mon père! on vous devra donc toujours tout!

JACQUES, redevenu calme, d'un ton grave.

Camille, j'ai votre dot.

CAMILLE, avec effroi.

Ma dot!

JACQUES.

Ce mariage n'est-il pas fatalement imposé?

CAMILLE, baissant la tête.

Ce mariage...

JULIETTE, bas.

Camille!

JACQUES, à part, regardant Camille.

Cet effroi!... cette pâleur!... Oh! mes doutes, mes soupçons! (Haut, à Camille.) Attends-moi ici, tout à l'heure. (Vivement.) Nous, messieurs, ne perdons pas un instant, passons dans les bureaux; que chaque employé sache bien que la caisse est ouverte et fait face à toutes les échéances, et que chaque créancier soit prévenu qu'il peut se présenter.

MARTINEAU.

Moi, je cours chez Strenner.

JACQUES.

Allez, Martineau, allez! Georges, Richard, venez avec moi, venez.

Digitized by Google

RICHARD.

Mais, monsieur, vous vous tuez !

JACQUES.

Moi !... Allons donc ! Je me porte mieux que vous, monsieur le docteur !...

Il sort, suivi de Fauvel, Deslandes, Martineau et Richard.

SCÈNE VI

CAMILLE, JULIETTE.

JULIETTE.

Tu l'as entendu, Camille, ils veulent te marier à cet infâme !... Il n'y a pas un instant à perdre, et je veux en finir.

CAMILLE.

En finir?

JULIETTE.

Oui, je le veux pour toi, pour moi-même, dont l'existence est un supplice de chaque heure, de chaque minute... Mon enfant est malade, ses cris de douleur me rendent folle, et il faut que je reste calme... il souffre et j'ose à peine l'approcher, de peur d'éveiller les soupçons.

CAMILLE.

Richard lui donne tous ses soins.

JULIETTE.

Et si je détourne mes regards de son berceau, c'est ta souffrance à toi que je vois alors... Non, tu ne m'imposeras pas plus longtemps ce dévouement qui m'avilit et me dégrade à mes yeux, plus encore que ne le ferait l'aveu de ma honte... C'est fini, je te justifierai, je m'accuserai hautement...

CAMILLE.

Et ton mari te tuera.

JULIETTE.

Tant mieux!...

CAMILLE.

Il tuera ton enfant !

JULIETTE.

Le tuer! lui! Oh! mon Dieu! mon Dieu!... Que faire?.. Je ne peux pourtant pas briser ta vie, détruire à jamais ton bonheur...

CAMILLE.

Ecoute-moi, Juliette, et sois bien convaincue de la sincérité de mes paroles : oui, je souffre, entends-tu, oui, je suis malheureuse de mon bonheur compromis, perdu... de la colère, de la malédiction de mon père; mais j'ai pour me soutenir, le sentiment de mon innocence... J'ai bien tenu ma promesse. je t'ai sauvée, et je suis forte en face du malheur.

Digitized by Google

JULIETTE

Mais si je ne te justifie pas, ils voudront t'imposer cet odieux, cet épouvantable mariage dont te parlait encore à l'instant, notre aïeul...

CAMILLE, avec fermeté.

Ce mariage ne s'accomplira pas.

JULIETTE.

Comment? quel moyen emploieras-tu pour t'y soustraire?

CAMILLE, voyant entrer René.

Tais-toi!

JULIETTE, bas.

René!... Ah!... tu l'avais oublié!

CAMILLE, à part.

Oublié... non; il est toujours là, présent à ma pensée...

SCÈNE VII

CAMILLE, JULIETTE, RENÉ.

RENÉ très-ému.

Je vais partir, Camillle.

CAMILLE.

Adieu donc, René, adieu pour toujours!

RENÉ.

Pour toujours!

JULIETTE, bas.

Combien ils souffrent l'un et l'autre!

RENÉ.

Ah! comme je vous aimais, comme il faut que je vous aime encore pour vous pardonner! car je vous pardonne, Camille, et je veux que le souvenir de cette absolution fasse pour vous l'avenir moins amer.

CAMILLE.

Je vous remercie de ce généreux pardon; peut-être saurez-vous un jour que je n'en étais pas indigne.

JULIETTE.

Indigne!... Elle!

RENÉ.

Oh! je le sais déjà, je le sais déjà.

CAMILLE.

Vous le savez?

JULIETTE.

Que dit-il?

RENÉ.

Si vous m'avez laissé espérer le bonheur, si vous m'avez dit que vous m'aimiez, c'est que j'avais promis de sauver votre

Digitized by Google

père... — Ah! je l'aurais sauvé sans qu'il fût besoin de votre filial mensonge!

CAMILLE.

Oui, vous êtes généreux, vous êtes bon, René... Oui, j'aurais été heureuse, bien heureuse de votre amour... (Se remettant). Mais c'est assez d'émotions, René, il faut nous quitter.

Max entre.

RENÉ.

Adieu donc; j'emporte l'espérance que vous penserez quelquefois à moi. Peut-être me donnerez-vous un regret... et si je meurs, peut-être une larme.

CAMILLE, désespérée.

Mourir! vous!

RENÉ.

Eh! qu'importe! puisque je ne vous verrai plus!

CAMILLE.

René?

RENÉ, pleurant.

Adieu! adieu!

JULIETTE, avec force.

René! ne partez pas! Maugars paraît au fond.

RENÉ.

Madame!...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MAUGARS, DUPRAT, entrant.

DUPRAT.

Pourquoi lui dites-vous de rester?...

MAUGARS, s'approchant.

C'est à ma prière que madame retenait M. d'Alby.

DUPRAT.

A votre prière?

MAUGARS.

J'ai désiré qu'il ne s'éloignât pas encore, parce qu'il convient qu'une explication soit donnée à monsieur.

DUPRAT.

Une explication!

MAUGARS.

Je veux qu'il sache que, s'il n'a pas été plus tôt éclairé sur l'impossibilité d'un mariage entre lui et mademoiselle Fauvel, la faute en est à moi seul...

RENÉ.

A vous!

MAUGARS.

A moi qui, jusqu'au dernier moment, ai désiré que la vérité

Digitized by Google

restât ignorée de tous, et surtout du vieillard que cette vérité aurait peut-être tué; car je ne pouvais pas offrir à mademoiselle la réparation que je lui devais. Je ne pouvais pas lui dire, comme je le fais en ce moment : Camille, soyez ma femme.

CAMILLE.

Votre femme? jamais!

RENÉ.

Que dit-elle?

DUPRAT.

Qu'osez-vous dire! Avez-vous bien songé à notre honneur à tous?

CAMILLE.

Je dis que je n'appartiendrai jamais à cet homme.

MAUGARS, très-surpris, avec force.

Camille! (Froidement.) Ce n'est pas votre raison qui parle... Vous savez bien qu'il faut que vous soyez ma femme.

CAMILLE.

Ah! il le faut... vous comptez... m'imposer ce mariage... quoi! parce que vous avez réduit au désespoir une infortunée que vos fourberies ont perdue!... parce que, grâce à la plus criminelle audace, au plus épouvantable piége, vous l'avez déshonorée, elle et sa famille entière, parce que vous m'avez forcée à vous haïr, à vous mépriser et en même temps à me taire, vous avez le droit de vous dire : Elle est à moi, malgré l'honneur et malgré la pitié... Eh bien! vous vous trompez, monsieur : le monde peut m'infliger aujourd'hui la honte d'avoir été votre maîtresse; je garde cette honte, je la préfère à l'opprobre de devenir votre femme!

MAUGARS.

Prenez garde, Camille, n'oubliez pas quel homme je suis, n'oubliez pas ce que je puis faire encore.

CAMILLE.

Ce que vous êtes!... ah! je le sais bien, allez!... ce que vous pouvez encore?... Rien qu'un crime nouveau et sans profit pour vous, car je viens de vous dire ma volonté immuable...

MAUGARS.

Mais... vous ne savez donc pas...

CAMILLE.

Je sais que l'infamie a des bornes que n'oserait franchir l'homme le plus infâme... Vous avez semé ici le deuil, le désespoir et les larmes; je vous dis que vous n'irez pas plus loin.

MAUGARS.

Mais... si je persistais?

RENÉ, bas.

Je vous tuerais.

Digitized by Google

MAUGARS, bas avec joie.

Un duel avec vous... enfin!

JACQUES.

Qu'on me laisse avec Camille!

RENÉ.

Venez donc...

MAUGARS.

Venez.

Duprat et Juliette sortent d'un côté, Maugars et René s'éloignent de l'autre.

SCÈNE IX

JACQUES, CAMILLE.

JACQUES.

Nous voilà seuls, ma fille, et c'est la première fois depuis que, devant toute la famille, tu as fait ce terrible aveu.

CAMILLE.

C'est vrai, père, et je tremble!

JACQUES.

Rassure-toi et regarde-moi sans crainte; regarde-moi, Camille.

CAMILLE, levant les yeux sur lui.

Oui, père!

JACQUES, à part.

Non, non, ce n'est vraiment pas là le regard d'une coupable! (Haut.) Ainsi, ma pauvre Camille, tu l'aimais depuis longtemps, cet homme, ce Maugars?

CAMILLE.

Oui... je l'aimais...

JACQUES.

D'un amour si violent et irrésistible qu'il t'a fait tout oublier?...

CAMILLE.

Oui... oui...

JACQUES.

Et tu t'es donnée à lui... (Mouvement d'horreur de Camille.) tu t'es donnée sans redouter la colère céleste et celle de ton père?

CAMILLE, d'une voix brève.

J'ai fait cela, c'est vrai!

JACQUES.

Et tu n'as pas songé à moi... tu ne t'es pas dit : Ce pauvr grand aïeul, il comptait s'éteindre paisiblement dans mes bras heureux de mon bonheur qu'il voulait assurer lui-même!

CAMILLE, pleurant.

Père! père!

JACQUES.

Ah! comme il va cruellement souffrir!... que ses derniers

Digitized by Google

instants seront douloureux, et que ses dernières larmes seront amères! Tu ne t'es pas dit cela!!!

CAMILLE.

Assez! assez! prenez pitié de moi... Ah! si vous saviez comme je souffre!

JACQUES.

Eh bien! non! non! Je ne veux pas que tu souffres, non, je ne veux pas que tu pleures, je me tairai, je ne t'interrogerai plus; viens ici, près de moi, tes mains dans les miennes, comme au jour de notre tendresse sans nuage.

CAMILLE.

Oh! les beaux jours perdus! perdus sans retour!...

JACQUES.

Allons, ma fille, sèche tes larmes... c'est fini! que les autres te jugent et te condamnent aujourd'hui, leur colère s'apaisera plus tard. Plus tard, ils te pardonneront; mais moi, je n'ai pas le temps d'attendre, Camille, et je veux te pardonner tout de suite!

CAMILLE, se laissant glisser à des genoux.

Ah! que vous êtes bon! que je vous aime! (Elle lui baise les mains.)

JACQUES.

Camille!

CAMILLE.

Non, non, je ne vous aimerai jamais assez!...

JACQUES, la regardant.

A genoux... Tiens, te voilà à genoux, devant moi, comme autrefois, quand tu étais toute petite et que je te faisais dire ta première prière.

CAMILLE, souriant.

C'est vrai...

JACQUES.

Une prière que ta pauvre mère avait faite elle-même.

CAMILLE.

C'est vrai.

JACQUES.

Où elle avait mis son nom avec le mien.

CAMILLE.

C'est vrai!...

JACQUES.

Dis-moi, est-ce que tu te la rappelles encore, cette prière?

CAMILLE.

Mais je n'ai jamais cessé de la dire.

JACQUES, avec joie.

Jamais! Ainsi! tu la répétais...

CAMILLE.

Chaque matin! chaque soir...

Digitized by Google

JACQUES.

Chaque matin! chaque soir! (S'animant.) Et cela, depuis ton enfance jusqu'aujourd'hui même?

CAMILLE, vivement.

Mais certainement jusqu'aujourd'hui, père.

JACQUES, avec force.

Et tu t'avoues coupable!... toi !... toi déshonorée! Allons donc! vous mentez!

CAMILLE, troublée et avec force.

Père!

JACQUES, avec une grande énergie.

Oui, vous mentez, vous dis-je! ce n'est pas entre deux prières qu'une jeune fille se déshonore.

CAMILLE, avec terreur.

Père! père! que croyez-vous donc?

JACQUES.

Je crois que tu te calomnies toi-même, que tu t'accuses d'une faute que tu n'as pas commise, que tu te dévoues, que tu te sacrifies, enfin!

CAMILLE.

Oh! taisez-vous! (Lui mettant la main sur la bouche.) Ne dites pas cela, surtout ne dites pas cela!

JACQUES.

Ah! j'ai deviné, j'ai compris... (Avec tristesse.) Oui, j'ai tout compris... tout hélas! (Relevant la tête.) N'importe, la vérité, la justice d'abord. (Appelant.) Venez, venez tous.

CAMILLE.

Qu'allez-vous faire?

JACQUES.

Te justifier, et que Dieu fasse le reste!

SCÈNE X

LES MÊMES, JULIETTE, FAUVEL, DUPRAT, qui entrent par la droite, RENÉ et RICHARD, qui ont paru au fond restent près de la porte.

TOUS.

Qu'y a-t-il?

JULIETTE.

Qu'est-ce donc, père?

JACQUES.

Écoutez tous, écoutez! Camille est innocente!

TOUS.

Innocente!

JULIETTE, avec joie.

Ah!...

Digitized by Google

FAUVEL.

C'est impossible, père... vous avez dit...

JACQUES, avec énergie.

Qui donc oserait douter quand c'est moi qui l'atteste, quand j'en donne pour garant mes cent années d'honneur ? Elle est innocente!

FAUVEL.

Innocente, elle ! Mais qui donc est la mère de l'enfant qui est là, qui vient de mourir ?

JULIETTE, avec explosion.

Mort ! mon enfant !

TOUS.

Son enfant!

CAMILLE.

Oh! malheureuse !

JULIETTE.

Ah! je veux le voir... je veux... (Elle s'élance vers la chambre et se trouve en face de son mari qui lui barre le passage, et la regarde d'un air terrible. Juliette pousse un cri et tombe à genoux.)

CAMILLE.

Juliette ! (Elle court auprès d'elle.)

DUPRAT.

Trahi ! (Saisissant le pistolet qui est placé sur le bureau.) Déshonoré par elle ! (Il dirige l'arme contre Juliette.)

JULIETTE et CAMILLE, jetant un cri.

Ah !

JACQUES, s'élançant entre Juliette et Duprat, dont il saisit le bras.

Arrêtez !... arrêtez !... Dieu a dit à la femme adultère... tu expieras ta faute dans le remords... pleure... et repents-toi !.. Dieu n'a point dit à l'époux outragé : tu seras son juge et son bourreau...

DUPRAT.

Vous ne m'empêcherez pas du moins de châtier le misérable...

RENÉ, qui s'est approché de lui, ainsi que Richard.

De celui-là, commandant, justice est faite... vous êtes vengé !

JULIETTE.

Fiez-vous au remords, au désespoir qui me tue, monsieur, votre vengeance sera bientôt complète.

JACQUES, les yeux sur Duprat qui baisse la tête.

J'ai déjà détourné sa colère. (A Juliette.) Espérez, ma fille, espérez !

FIN

POISSY. — TYP. S. LEJAY ET CIE.

Digitized by Google